IMAGES

LA CONFERENCE DU PACIFIQUE

(Voir pages 8 et 9)

30 mills

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

No. 743 — LE CAIRE (EGYPTE) — 5 DECEMBRE 1943



Sur un aérodrome, quelque part en Moyen-Orient, un Liberator prend son envol. Au sol, un autre Liberator, ailes déployées, s'apprête à partir lui aussi. Les objectifs ennemis sont harcelés sans cesse.

LIBERATORS

en Méditerranée orientale

Les avions géants américains Liberator, pilotés par des aviateurs de la Royal Air Force dans le Moyen-Orient, assènent des coups très durs aux bases ennemies de la Méditerranée. Il ne se passe pas de jour que, partant d'un de leurs aérodromes du Moyen-Orient, ils n'accomplissent des coups d'éclat sur les objectifs ennemis en Méditerranée orientale. Ci-dessous : Tous les jours, les bases ennemies en Méditerranée orientale sont visitées par les avions Liberator qui sèment chez l'adversaire la destruction et la panique. Voici l'équipage d'un Liberator se préparant à partir pour un raid.

Vue de cet angle, l'aile de l'avion ne manque pas d'être impressionnante. Cette photo a été prise au moment où l'appareil va décoller.

Dans la mer Egée, un vaisseau ennemi fut attaqué par un Liberator et envoyé par le fond. Après ce coup d'éclat, les deux pilotes de l'appareil regardent le navire brûler à trente milles de distance.

L'ECRAN DE LA SEMAINE

UNE CONFERENCE HISTORIQUE

On a souvent comparé la Chine à la Russie : l'une et l'autre sont de grandes puissances continentales, l'une et l'autre constituent un immense réservoir d'hommes, et si l'Armée Rouge a permis le renversement de la situation en faveur des Alliés en Europe, l'armée chinoise est destinée à jouer le même rôle contre le Japon.

Car c'est en Chine que devront être livrées les grandes batailles de la guerre asiatique, et c'est du territoire chinois que partiront les coups décisifs contre cet ennemi redoutable qu'est le Japon. La supériorité navale des Alliés dans le Pacifique, au même titre que leur maîtrise des cieux en Europe, ne suffira pas pour remporter la victoire. La combinaison des forces terrestres, navales et aériennes est à la base des plans alliés pour l'obtention de la victoire.

●

La Conférence historique des trois Présidents, Roosevelt, Chiang-Kai-Chek et Churchill, en Afrique, a dû tenir compte de ces réalités essentielles. Cette conférence constitue l'aboutissement d'une série de mesures importantes prises au cours de ces derniers mois par les Alliés : Dans le domaine politique, cela débuta par la visite de Mme Chiang-Kai-Chek aux Etats-Unis, suivie par la participation d'un délégué de la Chine à la Conférence de Québec, et ensuite par la déclaration importante de la Conférence de Moscou.

Au point de vue militaire, on eut à enregistrer le raid de Wingate en Birmanie, la nomination de Lord Louis Mountbatten comme commandant des forces alliées dans le sud-est de l'Asie, et enfin la conférence militaire qui s'est tenue récemment à Tchoung-King en présence des chefs militaires américains et britanniques.

●

Au cours de la Conférence de Novembre 1943 — en attendant le nom qui lui sera consacré dans l'Histoire — les chefs alliés ont dû prendre en considération les terribles difficultés de la Chine qui, bloquée de toutes parts, affronte seule depuis plusieurs années un ennemi encore plus brutal que l'Allemand. Pour comprendre le drame chinois, il faudrait imaginer, face aux armées nazies, le peuple russe presque affamé, privé de ses ressources industrielles et ne communiquant avec ses Alliés de l'extérieur qu'au moyen d'une ligne aérienne fonctionnant dans les conditions les plus difficiles.

On peut compter que désormais ce fardeau de la Chine ira en s'allégeant. Les trois grands Alliés exerceront ensemble une pression incessante sur l'ennemi japonais. Ils persévéreront dans les opérations sérieuses et prolongées qui aboutiront à sa reddition inconditionnelle.

●

Il n'est pas difficile de deviner les plans militaires alliés à l'égard du Japon. Sur terre, on entendra parler bientôt d'opérations militaires en Birmanie, où une offensive terrestre sera menée par Lord Mountbatten. Les Chinois soutiendront probablement cette offensive en attaquant à partir de leur propre territoire.

Sur mer, la flotte américaine harassera les Nippons afin d'attirer leurs unités dans un engagement décisif. Elle pourra se rapprocher de plus en plus des positions japonaises grâce aux nombreux porte-avions dont la construction est en cours.

Dans les airs, enfin, on s'emploiera à faire parvenir des fournitures à la Chine en quantités croissantes, en attendant que des opérations aériennes d'envergure puissent être entreprises contre le Japon à partir des bases chinoises.

●

La déclaration commune publiée à la fin de la Conférence définit, par ailleurs, la politique alliée à l'égard de l'expansion japonaise depuis 1914. Notons, en passant, que la formule adoptée pourrait fort bien renfermer en substance la solution du problème italien, semblable par divers côtés à celui du Japon.

La République chinoise récupérera la Mandchourie et les autres territoires chinois « volés » par les Japonais. On réalise ainsi, de plus en plus, les raisons réelles qui déterminent les Alliés à considérer la Chine comme une des quatre grandes puissances du monde. Privé de ses possessions et de ses conquêtes, le Japon sera réduit à jouer un rôle secondaire dans les affaires d'Extrême-Orient, et une Chine digne de sa vieille civilisation et de ses idéaux démocratiques prendra la première place dans le continent asiatique.

●

La prochaine tâche historique des dirigeants alliés sera de décider — de commun accord — les mesures à prendre pour raccourcir la guerre en Europe et de fixer le sort de l'Allemagne vaincue.

Il est évidemment hors de question de rétablir le Reich dans ses frontières de 1914 ou même de 1938. Avant cette date, les nazis avaient réussi à rattacher à l'Allemagne, par leurs manœuvres et leurs intrigues, des territoires qui avaient cessé d'en faire partie au lendemain de la dernière guerre. L'avenir de la Prusse devra être fixé et le statut politique et économique de la nouvelle Allemagne devra être résolu dans son ensemble.

Si les trois Présidents parviennent à concilier la sécurité internationale, avec les aspirations légitimes des peuples allemands, ils priveront la propagande ennemie d'un de ses plus grands atouts : le spectre de la reddition sans conditions.

●

En attendant cette offensive politique alliée, les sources allemandes ont lancé une nouvelle campagne de fausses rumeurs de paix. On a laissé entendre que von Papen s'était rendu à Rome pour faire transmettre aux Alliés des propositions de paix par l'entremise du Vatican.

Ce fait en lui-même n'a rien d'invraisemblable, et des rumeurs similaires sont destinées à être émises dans l'avenir. Mais il ne faut pas perdre de vue que les Alliés ont placé les dirigeants actuels du peuple allemand en tête de liste parmi ceux qui seront jugés comme criminels de guerre. Aucun Etat neutre n'acceptera, par conséquent, de transmettre leurs propositions, et de s'exposer à un échec certain.

D'ailleurs, M. Cordell Hull n'hésita pas à démentir ces fausses rumeurs, inspirées par des sources axistes pour créer une atmosphère de relâchement et amoindrir la vigueur de l'effort de guerre allié.

Le lendemain, Lord Halifax, ambassadeur de Grande-Bretagne à Washington, mettait ses auditeurs en garde contre les rumeurs diffusées par Berlin.

« Le peuple allemand, a-t-il déclaré, peut avoir perdu tout espoir de vaincre, mais il n'est pas convaincu de la certitude de sa défaite. Les armées allemandes combattent encore farouchement, leur machine de guerre est toujours formidable. » Ils désirent raccourcir et fortifier leurs lignes de défense en Europe, afin de rendre les victoires alliées lentes et coûteuses, et, en fatiguant les Alliés, ils espèrent aboutir à une paix de compromis.

●

Cette déclaration de Lord Halifax est importante. C'est une légèreté dangereuse que d'escompter prématurément la défaite de l'Allemagne.

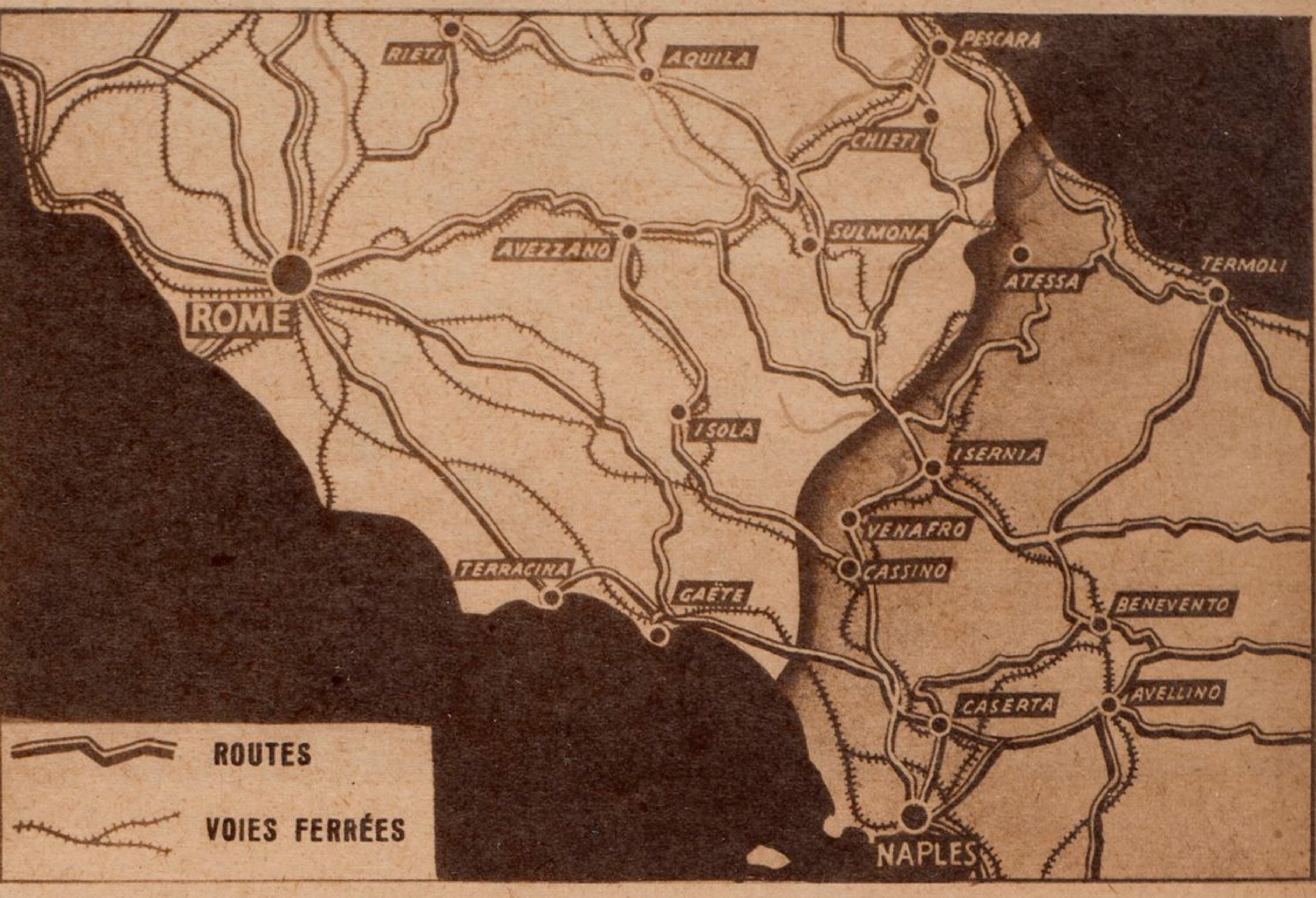
A la lumière de cette déclaration, on peut se faire une idée plus claire de ce qui se passe sur le front russe. La Wehrmacht avait battu en retraite dans l'espoir de tenir en hiver la ligne du Dnieper. L'avance soviétique a été si foudroyante qu'elle n'a pas laissé aux Allemands le temps de s'installer dans leurs nouvelles positions. D'où la retraite au delà du Dnieper et la chute de Kiev. La contre-attaque allemande qui a permis la reprise de Zhitomir et de Korosten tendrait à la reprise de Kiev, afin de rétablir les plans allemands dans leur forme initiale.

Mais ces plans ont été déjoués dans le nord où la prise de Gomel et l'avance du général Rokossovsky exposent le front allemand à une menace sérieuse.

●

Le général Montgomery a annoncé à ses hommes que le moment est venu de repousser les Allemands au nord de Rome. Il a déclaré être sur le point d'infliger aux Allemands un coup colossal.

Les regards se sont aussitôt tournés vers la Huitième Armée qui a pour habitude, depuis El Alamein, d'annoncer ses objectifs et de les atteindre. On assista au traditionnel barrage d'artillerie, puis à une attaque au delà du Sangro, en direction du nord-ouest. La résistance allemande fut acharnée, mais on ne suppose pas qu'elle soit de force à contenir l'avance britannique. — J. A.



LES ROUTES DE ROME

L'offensive du général Montgomery en delà du fleuve Sangro a commencé. On ne peut prévoir si elle se poursuivra en direction de Rome ou se contentera de contourner la capitale pour une percée en profondeur. D'autre part, la Cinquième Armée, installée aux abords de Gaète, s'apprête à une marche en masse vers la capitale. Aux dernières nouvelles, la Huitième Armée aurait atteint la route qui conduit à Pescara.



LA BATAILLE DES VOIES DE COMMUNICATIONS

La bataille qui se déroule actuellement en Russie peut, à juste titre, être appelée la bataille des voies de communications. Les armées rouges luttent, en effet, pour capturer les principales jonctions qui leur permettront de rejeter l'ennemi hors de leurs territoires et de franchir la frontière polonaise. Orsha est le premier point vital qui peut conduire les armées soviétiques à Riga et à Brest-Litovsk. Après la prise de Zhlobin, annoncée comme imminente, la voie vers Minsk sera ouverte. Les soldats du général Rokossovsky ne seront plus, alors, très loin de la frontière polonaise. De là, une importante voie ferrée les conduira directement à Brest-Litovsk. Plus au sud, les poussées de Cherkassy et Kremenchoug se dirigent le long du chemin de fer conduisant à Nikolaiev et Odessa, menaçant les armées allemandes d'un nouveau Stalingrad. Nikopol, qui subit les assauts du général Tolboukhine, défend Kherson et Nikolaiev, ports très importants pour les nazis.

NOTRE COUVERTURE

LA CONFÉRENCE DU PACIFIQUE

Plusieurs centaines d'experts civils et militaires prirent part aux travaux de la grande Conférence qui unit pour la première fois, « quelque part en Afrique du Nord », les leaders des trois Etats alliés : le président Roosevelt, M. Winston Churchill et le maréchal Chiang-Kai-Chek. Ces conversations avaient pour objet la stratégie alliée en Extrême-Orient. La photo publiée sur notre couverture représente les trois hommes d'Etat, réunis dans le jardin d'une villa, « quelque part en Afrique du Nord », entre deux conférences.



Un public nombreux se presse dans la cathédrale de Moscou où l'archevêque Serge fait un sermon à ses fidèles.

LES TEMPLES SONT OUVERTS

Les Orthodoxes ne sont pas seuls à célébrer leur culte dans l'U.R.S.S... Catholiques, Musulmans et Israélites jouissent de la même liberté

par ELIANE BRAULT

DIMANCHE de Pâques

Saint-Louis des Français niche avec son air comme il faut et désuet entre des palissades, en plein centre de Moscou, mais dans une courte rue qu'il faut découvrir.

Le dimanche de Pâques, le Père X., aumônier étranger qui dessert l'église, y célèbre la messe selon le rite catholique romain et y donne la communion pascale. A dix heures du matin, par ce dimanche ensoleillé, les voitures diplomatiques décorées de leur fanion national viennent en file et déposent, les uns après les autres, tout le personnel des ambassades et missions militaires. Ainsi que chaque dimanche, davantage que chaque dimanche, l'église s'est remplie de fidèles.

Dans les bancs réservés, recouverts d'une housse de velours rouge, prennent place les membres du corps diplomatique ; derrière eux, sur les chaises, se sont installés les fidèles. Surtout des femmes... des vieilles demoiselles et des vieilles dames qui, en l'honneur de cette cérémonie solennelle, ont sorti le chapeau des jours fériés et la paire de gants des visites protocolaires. Ce public endimanché est à la fois un tantinet ridicule et infiniment touchant. Ce souci d'observance des conventions d'un « autrefois » périmé crée une ambiance surannée, comme un passé qui se prolonge en grisaille avant de s'effacer. Ici, où l'on croise le paradoxe à chaque pas et où se mêlent les plus ancestrales traditions à la technique la plus moderne, ce public bourgeois qui se survit en s'accrochant à des formules d'un aspect spécial ne fait pas ancien, il fait vieillot.

LE DRAME DES CHAUSSURES

Où cela va devenir émouvant, ce sera tout à l'heure au moment de la communion. On a pu, par des prodiges de soins et d'attention, économiser les vêtements, les chapeaux qu'on ne sort qu'aux grandes occasions et conserver ce décorum des convenances. Mais les chaussures... depuis deux ans il est tellement difficile de s'en procurer pour les civils... et on ne peut pas en éviter l'usure. La misère vestimentaire qu'on arrive à dissimuler par des précautions et des ingéniosités infinies va apparaître dans toute sa tragédie pitoyable.

Une Excellence s'approche de la sainte table, les fidèles recueillis la suivent des yeux. C'est lors de l'agenouillement que se révèle le drame des chaussures... La position à genoux sur les marches de l'autel étale à la vue des assistants des semelles qui n'en sont plus que le souvenir et révèle l'ingéniosité qu'il a fallu déployer pour parer à toute l'étendue de la misère et des restrictions imposées par la guerre. L'armée est bien chaussée et elle passe avant les civils. Personne ne s'en plaint ; il faut bien avant tout gagner la guerre, n'est-ce pas ?

Le défilé des dévotes continue lent et silencieux. Pieusement elles reçoivent l'hostie que leur tend le prêtre et s'absorbent dans l'adoration du mystère sacré.

En voici une qui a des escarpins de bal en satin vert jauni et cette autre des cothurnes en or dédoré... Leur voisine laisse voir des bottes éculées de soldats, et plus loin cette autre, plus pratique, porte des galoches en bois. Voici une qui a des sandales de plage et une autre qui a conservé ses caoutchoucs d'hiver... Une autre encore qui porte des pantoufles tellement ravagées que les talons sont à jour et qu'elle ne peut avancer qu'en glissant, sous peine de perdre ses pantoufles...

SERMON EN TROIS LANGUES

De la tribune de l'orgue descendent les voix fraîches d'une charmante demoiselle et de sa maman qui, très obligeamment, assurent la chorale de l'église. Puis ce sera une dame d'une parfaite correction, bien chapeautée et gantée, qui procédera à la quête avec une bourse de velours rouge ainsi que chaque dimanche.

Le public, généreux à l'ordinaire, le sera davantage encore en ce jour de Pâques. Le prêtre officie, puis monte en chaire pour y faire lecture de l'évangile. Afin de ne froisser aucune susceptibilité diplomatique, le père prêche successivement dans trois langues : en russe, en français et en anglais, variant chaque dimanche la préséance des langues...

Pour Pâques, il a poussé l'obligeance jusqu'à distribuer des copies dactylographiées de son sermon en anglais et en français, car le père est un érudit qui pratique aussi bien les trois langues.

Enfin les Excellences donnent le signal du départ et le personnel se lève pour les suivre, entraînant la foule vers le portail qui s'est ouvert à deux battants. L'orgue martèle une sortie majestueuse, les chanteuses lancent les notes du cantique final et, en quelques minutes, l'église se vide.

Sur le parvis s'attardent quelques bavardes tandis que la foule se disperse. Les chapeaux des jours fériés se penchent les uns vers les autres. On se demande des nouvelles de la famille.

On se complimente, on promet de se retrouver et, comme partout en Europe, la conversation roule sur les difficultés du ravitaillement. L'église reste le lien de ces fidèles, le dernier lieu des rendez-vous bourgeois...

LA SYNAGOGUE de Kuibychev

Il existe à Kuibychev une grande et belle synagogue en briques roses, mais elle est fermée depuis la guerre. C'est à la « filiale » que sont célébrées les prières quotidiennes ainsi que le culte du vendredi et du « Shaba ». Le « Shammès », qui sert de gardien, m'explique que des impôts très lourds grèvent le budget de la communauté dont les ressources diminuent et que les fonds sont si bas qu'ils ne peuvent plus assurer la présence régulière d'un rabbin à cette synagogue ; aussi n'y a-t-il plus qu'un rabbin pour desservir plusieurs localités, et on le fait se déplacer suivant les circonstances.

Il nous faut dénicher la « filiale » au fond d'une ruelle, et pour y parvenir passer sous la voûte d'un couloir sombre entre deux maisons, puis enjamber des ruisseaux d'eaux grasses dans une cour commune.

Tout cela est morne, nostalgique, d'autant que la première chose qui attire le regard en entrant est la remise du corbillard. Un antique et ridicule corbillard qui semble plutôt un chariot à ramasser les foins, monté haut sur des ressorts rouillés qui doivent grincer à chaque tour de roue.

Cette voiture sert, comme pour tous les enterrements ici, à emmener un pauvre mort accompagné d'une personne, rarement de deux qui s'assièront sur le cercueil ou qui le suivent. La guerre ne permet pas des funérailles publiques. L'évacuation a dispersé les familles, les déplacements sont quasi impossibles. Il faut s'occuper des vivants, lutter, leur consacrer tous les instants et tous les efforts... Puis il en est tant et tant qui meurent à chaque instant là-bas au front que c'est une banalité de mourir... Se tourner vers la vie devient un besoin instinctif. Les cercueils ne doivent pas écraser les berceaux...

LES FIDÈLES

L'office de vendredi soir est commencé lorsque nous arrivons à 9 heures. Comme la tribune des femmes n'est pas ouverte, l'on m'admet dans le sanctuaire. Il faut quelques instants pour distinguer, à travers l'éclairage faible, les physionomies des fidèles.

Une première impression me saisit : que de barbes ! Tous ces hommes sont invraisemblablement barbus... Des barbes grises, jaunâtres, d'un blanc douteux, toutes longues... longues... longues comme on n'en imagine plus dans la vie courante... S'il se trouve trois ou quatre têtes imberbes, c'est un maximum, et cet ensemble offre un spectacle d'autant plus hétéroclite que la plupart d'entre eux sont revêtus d'une redingote peut-être noire jadis, mais devenue par l'usure verte, marron, grise ou bleue...

Les chapeaux de feutre qui couvrent les toisons ont des teintes douteuses ayant déjà servi depuis des temps lointains...

Dans un coin, deux jeunes soldats juifs imberbes dont la présence paraît insolite au milieu de tous ces vieillards dont le plus jeune a bien 60 ans ; ils prient pieusement dans un angle retiré.

A tour de rôle, les vieillards psalmodient les prières en lisant dans un livre ouvert entre les candélabres à sept branches. La foule balance et rythme les versets en se relevant et s'appuyant alternativement contre le dossier des stalles.

A MOSCOU

Si je m'en étais tenue à la synagogue de Kuibychev, j'aurais laissé croire que les pratiques juives se mouraient ; je le pensais un peu moi-même.

Comme je suis demeurée à Moscou aux fêtes de « Kippour » et de « Rochochana », j'ai voulu en ces jours assister aux cérémonies à la synagogue de Moscou.

Nous avons attendu la parution de la première étoile et nous voilà en route, Youra Michaïlovitch et moi, à la recherche de la « choule ». Elle est facile à trouver, car dès la place que l'on nous a indiquée, tout près des bâtiments du Narkomindel, nous entendons le dialecte yiddish et les interjections « Mazelteuf ! » Nous nous laissons guider par la foule qui devient de plus en plus dense en approchant du temple. Une route à cailloux pointus entièrement encombrée par la foule des dévots qui ont débordé les trottoirs, où un véhicule ne pourrait se frayer un passage. Un remous de foule barrant complètement le chemin : c'est la sortie de la cérémonie. Un véritable fleuve humain porté, plutôt que marchant tellement il est serré, descend les marches du temple pour se déverser dans la rue.

Comme les hommes sont séparés des femmes pendant la célébration de l'office, les familles se retrouvent à la sortie. La pénombre ne facilite pas les recherches, aussi les appels sonnent-ils : « Rosa !... Génia !... Yachou !... » Juché sur une colonne, un gamin glapit sur un rythme régulier : « Babouchka !... Babouchka !... » Une petite fille accrochée à la grille avec une vieille femme dont elle serre la main jette comme un répons de litanie : « Tiatouchka gnoupnia !... »

Les portes centrales ouvertes à deux battants laissent voir le sanctuaire violemment éclairé, moderne, neuf, frais, repeint et brillant dans la nuit. Les hommes s'écrasent entre les battants, tandis que les femmes se bousculent par les sorties latérales.

Le flot humain se sépare en deux branches qui s'éloignent l'une à gauche, l'autre à droite, encombrant tout sur plusieurs centaines de mètres.

Les familles reconstituées s'en vont par groupes joyeux et bavards... J'entends parler de « Gefiltefish » ! Le fleuve des fidèles s'élance toujours aussi serré, aussi pressé ! Un quart d'heure passe encore... Youra et moi tentons de remonter le courant. Il faut renoncer à notre tentative après deux marches d'escalier et nous sommes ramenés dans la rue, emportés par le courant toujours aussi dense.

Encore dix minutes !... Nous sommes abasourdis.

— Comment tant de monde a-t-il pu être contenu dans ce temple !

— Encore un des miracles de la foi ! murmure Youra.

Mais je suis devenue assez prudente pour ne pas conclure à un mouvement religieux... plus que je ne conclus à l'extinction de la foi religieuse !...



Un lieutenant d'artillerie de descendance israélite prêt à partir pour le front.



Les croyants musulmans de Bachkirie ont adressé aux musulmans de l'Uzbékistan un appel à l'union étroite contre l'envahisseur. Deux chefs musulmans en train de lire l'appel.

VENDREDI, DANS LA MOSQUEE DE NAMAZGOKH

par NIKOLAI ANABSKY

correspondant de « Moscow News »

La mosquée de Namazgokh, qui se trouve devant les murs de la ville de Bokhara, diffère peu des autres mosquées de l'Uzbékistan. Certaines d'entre elles, en fait, sont plus anciennes et plus célèbres, comme par exemple la mosquée de Bogouetdine, près de la ville de Kagan, que les musulmans d'Asie Centrale considèrent comme une seconde Mecque. J'allais à Namazgokh parce qu'on m'avait dit qu'Ishan Kary Agla Khonaliev, chef spirituel des musulmans du pays, devait se trouver là.

Le soleil de septembre brûle à Bokhara. Les arbres mêmes, qui entourent Namazgokh, ne protègent pas beaucoup le voyageur attardé. Il était midi, quand j'arrivai, et je m'assis à l'ombre d'un grand peuplier pour me reposer et contempler l'assemblée des Croyants.

Vendredi est le jour de repos dans les républiques d'Asie Centrale. Des fermiers collectifs, âgés, vinrent à dos d'âne sur la route conduisant à la mosquée. Chacun d'eux avait emporté un petit tapis de prière. En arrivant, ils descendirent et s'assirent à l'ombre des murs, attendant l'ouverture des portes. Ils étalèrent sur le sol des raisins et des figues, sur de grands mouchoirs colorés, et invitèrent leurs serviteurs à se servir, tandis qu'ils bavardaient à voix basse à la manière orientale.

ILS COMMENCENT LA PRIÈRE

Enfin, Kary Agla Khonaliev apparut. Il était vêtu d'une robe de soie rayée. Une longue barbe argentée encadrait son visage, sillonné de rides, et ses mains tremblaient.



Un jeune lieutenant musulman revêtu de son uniforme de la garde cosaque.

Un autre Ishan, Akhrar Khoja, dont les yeux ressemblaient à des charbons ardents, dans son grand visage tanné, le secondait. Les portes de la mosquée furent ouvertes par un vieux mullah, et les croyants entrèrent en file indienne. Le mullah se dirigea vers le mur d'ouest sans fenêtre, avec son mihrab orienté vers La Mecque.

Construite au XIVe siècle, la mosquée avait une grande valeur historique. Son mur occidental était orné d'inscriptions arabes. Au-dessus du mihrab, les mots « le Royaume d'Allah » apparaissaient plusieurs fois. Les têtes de colonnes, de chaque côté du mihrab, étaient ornées de terre cuite gravée et d'albâtre, d'inscriptions en faïence bleue et d'un dessin géométrique composé de petits morceaux de brique polie. La mosquée était spacieuse et fraîche.

Le mullah étala un tapis de prière rouge, se déchaussa et s'accroupit les jambes croisées. Il se mit à prier silencieusement. Tous les croyants l'imitèrent et, durant quelques minutes, un profond silence régna dans la mosquée.

Ishan Akhrar Khoja, qui tenait un long bâton de bois dans la main, s'adressa aux fidèles. D'une voix forte, il récita des versets du Coran.

Au dehors, trois routes s'ouvraient dans des directions différentes à travers le brouillard de poussière. Dessinés dans le ciel, des minarets de Bokhara se dressaient à un demi-kilomètre.

Bientôt, les croyants sortirent de la mosquée et ils s'assirent de nouveau, à l'ombre, avec les Ishans et le mullah. Un des hommes les plus âgés sortit une grande feuille de papier blanc, divisée en 784 carrés, m'a-t-on dit, dessinés à l'encre rouge. Chaque carré était empli d'écriture arabe. C'était une prière ancienne, censée guérir les douleurs du lumbago. Tandis que le manuscrit passait de main en main, on parla d'autre chose.

LES NOUVELLES DU FRONT

« J'ai reçu une lettre de mon fils hier », dit l'un d'eux à l'Ishan. « Il écrit que nos troupes repoussent les Allemands d'Ukraine comme le vent chasse les nuages. »

« Puisse la main de votre fils ne jamais trembler, quand il tire sur les Allemands », répondit l'Ishan. « Allah a depuis longtemps jeté sa malédiction sur Hitler et ses armées. Priez Dieu, ô véritables croyants, pour qu'il accorde la victoire à nos fils. »

Bientôt, la prière arabe du lumbago fut écartée et tout le monde se pencha sur les cartes pour étudier la ligne du front.

Le soir, à la lumière des réverbères, des foules se réunissaient dans la coupole du Manial du centre de Bokhara pour écouter le communiqué radiodiffusé de Moscou. Je reconnus dans la foule les vieillards de la mosquée. Ils se tenaient devant le haut-parleur dans leur robe colorée et leurs turbans blancs, écoutant anxieusement chaque parole.

ROME SOUS LES NAZIS

Récit d'un Italien qui se trouvait à Rome au moment de son occupation

Rome, « ville ouverte » ! Que d'ironie dans cette expression ! Jamais, même aux heures les plus sombres de son histoire, la **Ville** — qui connut pourtant les horreurs de tant de sièges et de pillages — n'a été moins libre qu'en ce moment ni connu pareil destin. Qui n'a pas vécu ces journées à partir du 25 juillet ne peut imaginer la souffrance de la population, souffrance d'autant plus lourde qu'elle se mêlait de honte et d'amertume.

Peu nombreux furent ceux qui, le soir même où l'on apprit la chute du régime, mesurèrent l'effondrement qui allait suivre. On se croyait libres et enfin délivrés de la guerre ; hélas ! cette joie éphémère ne fit que souligner les erreurs passées et rendre plus impressionnants les dangers extérieurs et les difficultés internes.

J'ai vu pleurer des ouvriers et des soldats à l'heure où le maréchal Badoglio, à la radio, donna la nouvelle de l'armistice.

LA WEHRMACHT !

A partir de ce moment, les événements se précipitent. Dans la nuit étouffante et étoilée, à l'anxiété qui nous tient éveillés, s'ajoute le bruit du canon et des éclats de bombes.

Le lendemain, à l'aube, la Wehrmacht et des miliciens fascistes qui se sont joints à elle occupent les faubourgs les plus excentriques ainsi que les Halles.

A dix heures, les coups se rapprochent ; la dernière défense de Rome par les troupes italiennes établies à la Porta S. Paolo, le long des anciens murs, commence. Mais ont-ils seulement des munitions et des armes, ces vaillants qui se battent pour leur ville et tombent à côté de leurs mitrailleuses ? L'un après l'autre, trois heures durant, rapprochés d'abord, de plus en plus espacés ensuite, les obus font trembler les maisons et battre les cœurs. Puis, à une heure précise de l'après-midi, plus rien : le silence se fait d'un coup, un silence annonciateur d'ouragan.

A l'improviste, la bagarre commence. S'étant emparé des quartiers de San Giovanni, de Santa Croce in Gerusalemme, de San Paolo et Santa Maria Maggiore, la Wehrmacht, tel un fleuve qui déborde, se répand dans le centre de la ville. Ses formidables engins foulent le sol romain ; leurs armes crachent le feu sur les gens et contre les édifices. Au cœur de Rome, place d'Espagne, à San Silvestro près de la grande Poste, rue Frattina, les maisons portent déjà les traces de l'invasion : fenêtres enfoncées, murs troués, portes criblées. Les magasins tirent leurs rideaux.

DÉSORDRE

Ayant été averti que le quartier où j'habite va être occupé par les Allemands, je me hâte de regagner ma maison. Non loin du Stade où déjà campe la Wehrmacht, des détonations, le crépitement des mitrailleuses m'obligent à effectuer un long détour afin d'éviter d'être pris dans ces combats. Des engagements semblables eurent lieu encore les jours suivants en d'autres secteurs : à la Via Veneto, à San Bernardo, près de la gare centrale, Via Due Macelli, etc. On ne savait jamais qui avait tiré le premier, mais tous, Italiens et Allemands, soldats et civils, s'en mêlaient.

Des magasins furent pillés (tous les accordéons de l'un d'eux allèrent s'entasser dans un camion !).

Les vivres vinrent à manquer. Queue aux marchés et devant les boutiques presque vides : queue devant les quelques restaurants restés ouverts. Quant aux services postaux, au téléphone, au télégraphe, néant. Rome était isolée, telle une île au milieu d'une tempête.

Malgré tout, les habitants n'avaient pas perdu leur sang-froid. Ils continuaient de circuler tranquillement en dépit du va-et-vient vertigineux des voitures et camions allemands, aux mitrailleuses braquées. On regardait passer ces hommes d'un air ahuri, déçu, qui semblait dire : « On savait tout cela, on aurait dû l'empêcher ».

Telle sans doute était aussi la pensée de ces soldats harassés qui passaient par groupes, auxquels on avait dit de jeter leurs armes, de déposer leurs uniformes et qui, sans chef et sans ordres, ne savaient même plus où diriger leurs pas.

Même pensée chez ces officiers qui, n'ayant plus leurs troupes à commander, regagnaient Rome, venant de Frascati, de Velletri, de Viterbo, épuisés par les kilomètres parcourus sans presque prendre de nourriture, sur des routes ou à travers champs, ne sachant pas s'il leur serait encore possible de pénétrer dans la ville ou si la Wehrmacht les ferait prisonniers ou les fusillerait sur place.

Ces journées, comment les oublier jamais !...

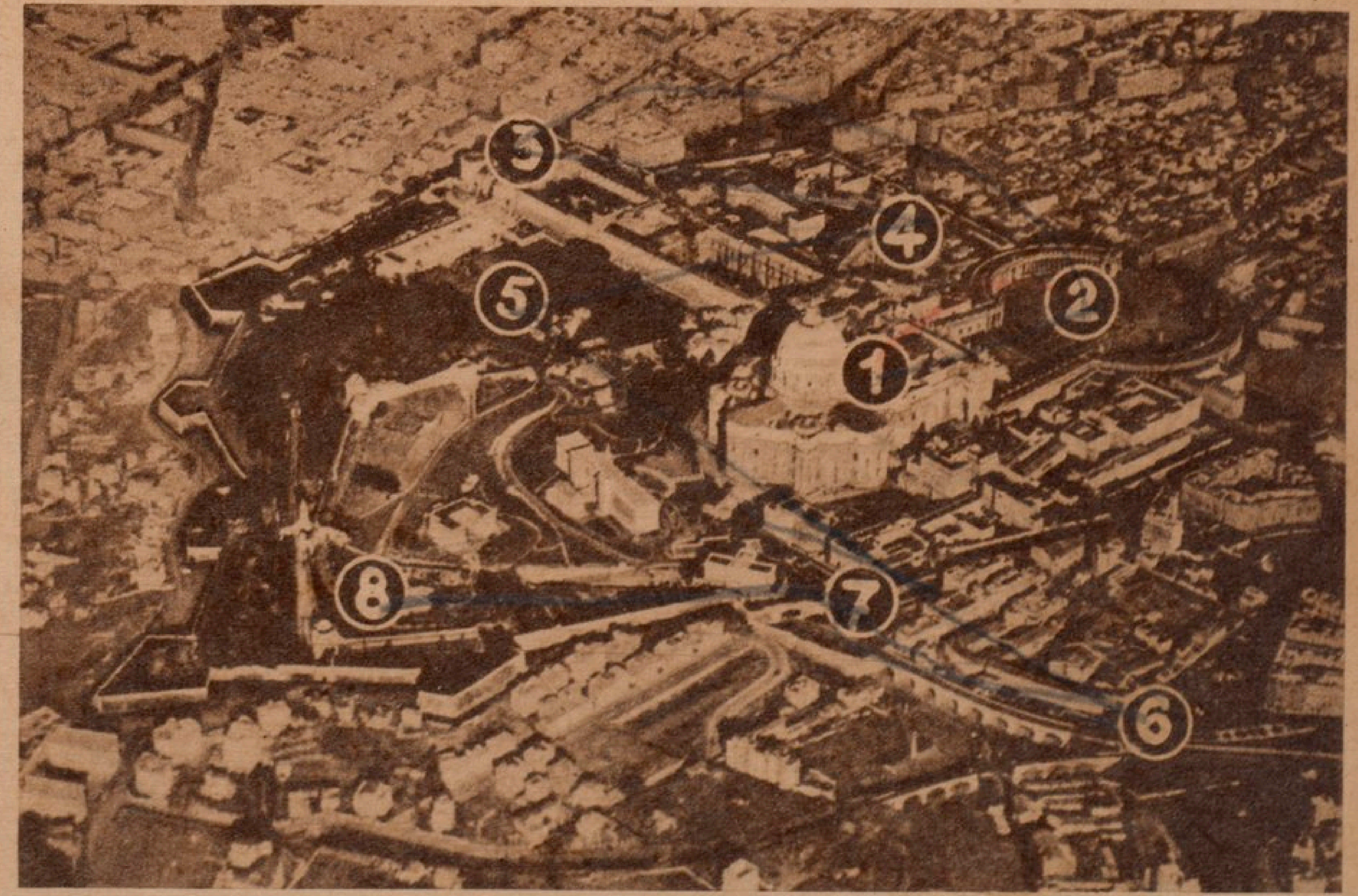
VILLE DE PROVINCE

Quelques jours plus tard, Rome ressemble de plus en plus à une calme petite cité de province. La « ville ouverte » pourrait bien devenir la ville morte. Les ministères se préparent, comme on le sait, à quitter Rome. Il en est de même des nombreux instituts officiels et semi-officiels. L'ancienne centralisation fasciste fait place à une décentralisation générale.

Dans une ville de plus d'un million d'habitants mais dépourvue d'un métro, le problème des transports en commun présente pendant la guerre des difficultés quasi insurmontables. Le Romain qui veut se rendre d'un quartier à un autre doit emprunter l'un des deux chemins de fer de ceinture qui, par un grand détour, le rapprochera de son but. Encore devra-t-il, aux heures d'affluence, se battre pour avoir le plaisir de faire le voyage debout. Après huit heures du soir, les tramways ne circulent plus. La vie que mène le Romain est ainsi de plus en plus casanière. Les journaux ont réduit le nombre de leurs pages ; à vrai dire, ils ne paraissent plus que sur une feuille. Quant aux revues, elles ont cessé d'exister. Ce sont là les petits inconvénients de la vie dans la Ville Eternelle. La situation alimentaire, en revanche, est plus grave par suite des difficultés de transport.

Le Romain n'a pas encore manqué de pain. Selon les données de l'administration municipale, 4 à 5.000 quintaux de fruits et de légumes parviennent chaque jour sur le marché, alors que le lait, qui provenait autrefois de Toscane, est distribué à raison de 2 à 500 hectolitres par jour à ceux qui en ont un réel besoin. On obtient encore des denrées alimentaires rationnées à condition de s'armer de patience. Le fumeur est également rationné. Dès l'âge de 18 ans, les hommes ont droit, chaque semaine, à 60 cigarettes. Les cigares ne sont plus fabriqués. La Rome des papes ne devait guère être plus provinciale que ne l'est aujourd'hui la capitale de l'Italie.

(D'après deux articles récents du « Journal de Genève »)



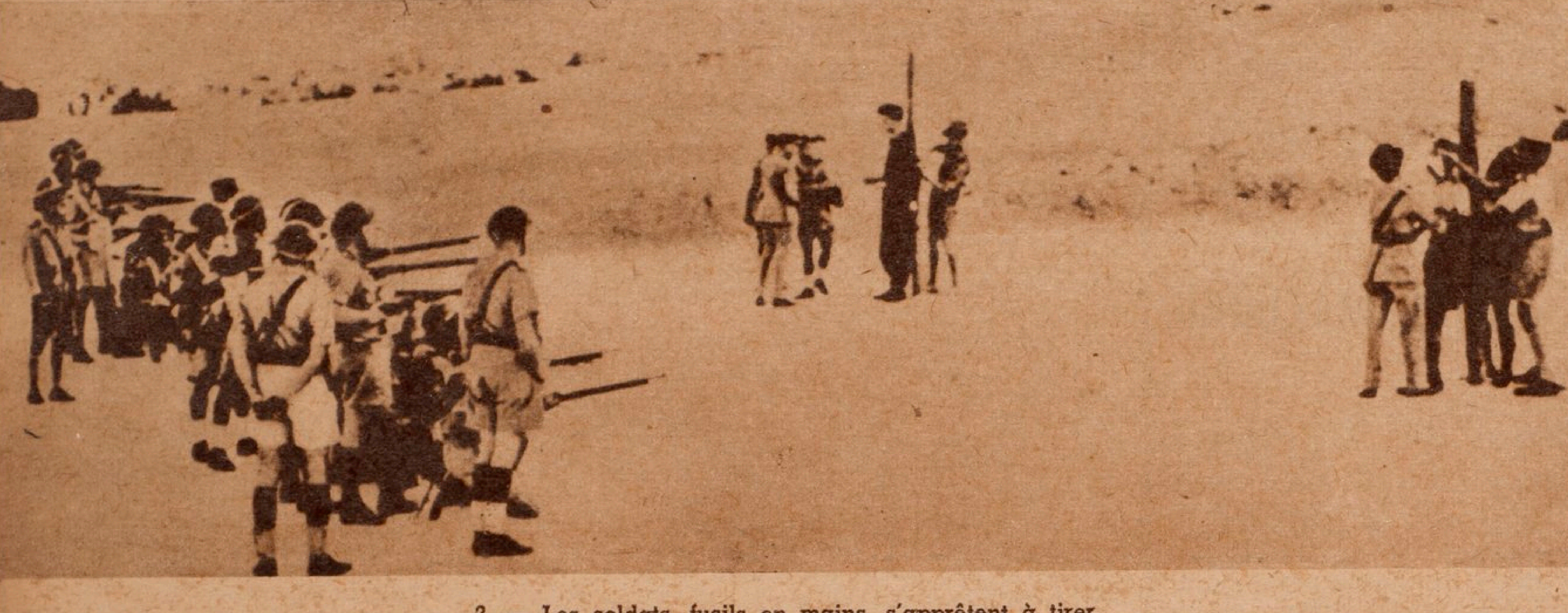
Une vue aérienne de la Cité du Vatican, au nord-ouest de Rome. On reconnaît : 1) La Cathédrale Saint-Pierre. 2) La place Saint-Pierre. 3) Le musée et la librairie. 4) La salle de réception et les appartements privés de Sa Sainteté. 5) Les jardins du Vatican. 6) La Ligne de chemin de fer. 7) La porte de fer. 8) La station de radiodiffusion.



1. — Les deux inculpés sont amenés devant le poteau d'exécution.

DEUX ESPIONS NAZIS SONT EXECUTES

Deux agents d'espionnage nazis viennent d'être exécutés à Alep par un peloton d'exécution français. Envoyés dans les Etats du Levant pour y propager les doctrines nazies et se livrer à des actes de sabotage et de destructions systématiques, leurs plans furent déjoués. Après leur arrestation, ils firent des aveux complets. Ils étaient également porteurs de poisons violents qu'ils destinaient aux troupes alliées. Voici un film de leur exécution qui eut lieu récemment à Alep et provoqua un vif émoi.



2. — Les soldats, fusils en mains, s'apprêtent à tirer.



3. — « Feu ! » ordonne l'officier en brandissant son épée.





4. — Ci-dessus : L'un des deux espions s'écroule, atteint en plein cœur. Sa mission aura échoué.

5. — Ci-dessous : Le second s'abat aussi au milieu d'une avalanche de fumée. Justice a été faite...



De CAPITALE en CAPITALE

AVEC C. SULZBERGER

correspondant du «New York Times»

M. Sulzberger, correspondant du grand journal américain « New York Times », se trouve au Caire pour quelques jours. Depuis le début de la guerre il a pérégriné à travers le monde : Italie, Angleterre, Afrique du Nord, Proche-Orient, Iran, Russie ; son passeport est chargé de visas en toutes langues.

Sa chambre au Continental ressemble plutôt à une salle de rédaction avec son téléphone qui ne se lasse pas de sonner et cette machine à écrire qui tape sans arrêt... M. Sulzberger nous met tout de suite à l'aise... Comme je n'ai pas de note-book, il s'inquiète : « Est-ce bien une interview que vous me demandez ? » « Mais oui... » Et pour l'en convaincre je tire mon stylo et un bout de papier...

DE MOSCOU AU CAIRE...

« J'ai quitté Moscou en juillet dernier... L'offensive d'été battait son plein sur les champs de bataille russes. Cette fois-ci, sous le contrôle militaire et politique effectif de Staline, l'offensive avait lieu en sens inverse... Je veux dire que c'étaient les Allemands qui cédaient du terrain. Lors d'un précédent séjour, j'avais visité le secteur du front situé au nord-ouest de Moscou. Il était commandé par le général Vlassov qui, depuis, aurait trahi et passé dans le camp d'en face — c'est du moins ce que M. Gœbbels prétend.

« J'ai vu les citoyens russes au combat, je veux dire au combat de tous les jours, celui qu'ils livrent dans les usines, dans la vie civile, à l'école, au foyer, partout. Ces gens-là sont vraiment admirables ! Adolescent ou octogénaire, le Russe se bat pour son idéal et sa patrie.

« Que pense le peuple russe de ses alliés américains et anglais ?... Cette question m'a été posée mille fois. Pour y répondre, je ne me suis jamais contenté de rapporter les paroles amicales que j'ai entendues à Moscou. Je ne crois qu'aux faits. Or un fait est là, indéniable : les Russes applaudissent de tout leur cœur aux succès alliés. D'ailleurs, à Moscou, on n'a d'autre désir que de hâter la Victoire.

« Quant à la collaboration entre Moscou, Londres et Washington, après la guerre, je peux dire, d'après ce que j'ai constaté, que tous les Russes la désirent, au même degré que les Anglais et les Américains. D'ailleurs, cette collaboration a dépassé le stade d'un projet ou d'un simple désir. La Conférence de Moscou, la Commission permanente de Londres en sont le témoignage concret et suffisant. Il convient aussi d'ajouter à ces organismes la Commission méditerranéenne où la Russie est légitimement représentée.

« J'ai eu l'occasion de m'entretenir, durant mon séjour à Moscou, avec des évêques orthodoxes. Ces prélats m'ont parlé de l'Eglise orthodoxe russe. La restauration complète de cette Eglise s'est produite non pas à la suite d'une revendication quelconque, mais parce qu'on a trouvé bon de la rétablir. La nouvelle Eglise orthodoxe nationale est d'ailleurs exclusivement russe, en ce sens qu'elle ne se réclame pas de l'Universalité balkanique ou orientale des tsars... qu'elle n'a en un mot aucune prétention à l'extérieur.

ROME EN 1940

« J'étais à Rome en 1940. Les Italiens croyaient, presque tous, à la victoire imminente de l'Allemagne. Je dis « presque tous », car il existait alors un faible parti opposé à la guerre — des voix isolées qui, disait-on, entouraient la Maison de Savoie — mais la foule, trompée par les revers alliés, couvrait ces voix de son tumulte. A mesure, cependant, que les premiers désastres italo-allemands se produisirent, l'opposition, un moment hésitante et intimidée, reprit courage. Elle a gagné peu à peu du terrain jusqu'au jour où elle fut assez forte pour renverser Mussolini.

L'ATTITUDE DE LA TURQUIE

« J'ai eu l'occasion de séjourner quelque temps en Turquie et de me familiariser avec la politique d'Ankara. La Turquie est calme, vigilante et déterminée. Revisera-t-elle de sitôt son attitude devant le conflit en renonçant à sa neutralité ? Je ne le crois pas pour le moment.

« C'est pourquoi j'estime, pour ma part, que les rumeurs qui ont circulé, il y a quelque temps, au sujet de l'entrée en guerre de la Turquie étaient pour le moins très prématurées.

« Je me suis rendu en Afrique du Nord peu de temps après le débarquement des troupes anglo-américaines en Algérie et au Maroc.

« J'ai gardé de ce que j'ai vu là-bas une impression assez confuse. En ce moment, les positions françaises semblent toutefois s'être éclaircies. Quoi qu'il en soit, peut-on soutenir que les Français sont divisés lorsqu'on les voit accourir tous à l'appel de la patrie ?

« Les Américains ont beaucoup fait pour aider les Français à venger 1940. Ils ont fait profiter le C.F.L.N. du « Lease and Lend Bill ». Il est vrai que les Français, impatients de se battre, se plaignent parfois du retard que met Washington à livrer les commandes de l'armée, mais ils perdent de vue que les usines de guerre américaines ont aussi les Russes, les Anglais, les Chinois et leurs propres troupes à satisfaire ; et que, par exemple, la quantité de matériel de guerre englouti en Extrême-Orient est énorme.

« Mais toujours est-il que les envois à destination de l'Afrique du Nord sont assez fréquents et toujours importants. Et j'ai, à plusieurs reprises, assisté en Algérie, dans des aérodromes français, à la livraison de nombreux avions fabriqués en Amérique. »

CH. A.

MON VOYAGE EN MEDITERRANEE

par Mgr SPELLMAN, archevêque de New-York

Je n'avais aucune intention préconçue d'écrire sur le voyage de six mois que je viens de terminer. Bien au contraire, pour plusieurs raisons, je voulais garder le silence. J'ai fait de nombreux voyages, visité beaucoup de pays, vécu plusieurs expériences, et je n'ai jamais rien écrit là-dessus. L'on m'a fait savoir cependant que ce que je raconterai pourrait intéresser ceux qui ont des êtres chers servant dans les forces armées.

J'ai voyagé seul ; j'ai été occupé tous les jours du matin au soir, et parfois pendant la nuit entière. Mais, suivant en cela une habitude de prise durant mon adolescence quand j'étais éloigné de ma famille, j'ai écrit des lettres à mon père au cours de mon récent voyage.

MADRID RAVAGÉE

Madrid, le 16 février 1943.

Mon cher Père : J'ai quitté Lisbonne le 12 février, anniversaire de naissance de Lincoln. Le voyage vers Madrid m'a plongé dans un état de méditation. Le paysage est varié. Les villes portugaises et espagnoles ornent les collines et les plaines. Des champs fertiles, des étendues arides, des montagnes recouvertes de neige sur les hauteurs, les bois d'oliviers, les troupeaux, caractérisent le panorama.

J'ai été surpris de voir l'ambassadeur américain, le Dr Carleton J. Hayes, à l'aérodrome. Le nonce en Espagne, Mgr Calleri, était également là. Le Dr Hayes m'a invité à être l'hôte de Mme Hayes et de lui-même à l'ambassade américaine. Je les connaissais depuis plusieurs années. Son invitation était si sincère et cordiale que je l'ai acceptée.

L'ambassadeur et moi, nous nous sommes rendus à la « Cité Universitaire » pour voir les dégâts causés par la guerre civile. Nous sommes allés jusqu'au Prado où le général Franco réside, dans un palais entouré d'un grand parc. Surprenant et déprimant spectacle que celui des dommages causés par la violence de la bataille où 50.000 personnes périrent dans la ville de Madrid.

Le samedi 13 janvier, j'ai été avec le père Molina, un franciscain espagnol qui avait séjourné aux Etats-Unis, visiter le célèbre Palais de l'Escurial. L'Escurial est un digne monument à la mémoire de Philippe II, le roi qui le fit construire. Il comprend un palais, une église, un mausolée, un collège et un monastère.

Nous visitâmes les cryptes au-dessous du haut autel pour voir les tombes des empereurs, des rois et des reines d'Espagne, les tombes des Bourbons et des Habsbourg. De splendides monuments de marbre et de bronze ornent les chambres spacieuses. Une tombe seulement est demeurée vide. Elle est destinée à recevoir les restes d'Alphonse XIII. J'avais rencontré Alphonse XIII à trois reprises : une fois quand il était roi et deux fois dans son exil. Il y a longtemps, il avait inscrit à la pointe de l'épée sur la plaque de bronze de cette tombe de marbre : « Ceci est mon tombeau ». Son corps repose maintenant à Rome.

Dimanche après-midi, l'ambassadeur se rendit avec moi à Tolède. Tout le long du chemin l'on pouvait remarquer les effets de la guerre. La visite aux ruines de l'Alcazar m'a profondément déprimé, car je me souvenais de ce palais dans toute sa gloire. Au cours de ce paisible après-midi dominical, j'entendis l'histoire des quinze cents hommes, femmes et enfants qui furent assiégés là. Je vis les ruines du magnifique bâtiment et la pièce employée à la fois comme une chapelle et comme un hôpital, où les opérations étaient effectuées sans anesthésie. J'ai vu les restes de la gracieuse cour de l'Alcazar, et j'ai essayé de comprendre ce qui était arrivé et pourquoi c'était arrivé. Le volcan de la haine déverse toujours ses laves sur le monde ravagé.

Les mots immortels d'un père

Un des incidents les plus saisissants de la défense de l'Alcazar a pour héros le colonel Moscardo, commandant de la garnison. Il était le chef des 1.500 personnes, hommes, femmes et enfants, qui étaient soit monarchistes, soit partisans de la cause de Franco, ou les deux à la fois. Les loyalistes avaient capturé le fils du colonel Moscardo et l'avaient forcé à téléphoner à son père à l'Alcazar pour lui dire qu'il serait exécuté si son père ne se rendait pas. Le colonel Moscardo répondit à son fils au téléphone : « Si vous devez mourir, rendez votre âme à Dieu ; criez : Vive l'Espagne ! et mourez comme un patriote ». Louis Moscardo, âgé de 24 ans, fut exécuté le 23 juillet 1936. Les mots du colonel Moscardo sont inscrits sur une tablette au milieu des ruines.

Il est des choses sur l'Espagne qui sont difficiles à comprendre ; mais c'est sans doute comme étrangers que nous les trouvons difficiles. J'ai interrogé des Espagnols et des étrangers à propos de l'avenir de ce pays. Je suis incapable cependant de me faire une idée claire de toute la situation. Le passé est plein de nuages. Le présent et l'avenir sont brumeux. Les nuages et le brouillard sont de même nature, et tous deux teintés de rouge, non pas du rouge du lever du soleil. L'Espagne est nettement fatiguée de la guerre, mais l'esprit de guerre est encore présent. Les blessures de la guerre civile sont profondes, elles suppurent toujours, elles sont difficiles à panser.

Combat pour la neutralité

Certains sont favorables à Franco, d'autres lui sont opposés ; certains en partie favorables, d'autres en partie opposés. La plupart des gens que j'ai rencontrés à Madrid sont des partisans de Franco. Ses partisans disent que le général s'efforce de maintenir l'Espagne hors de la guerre.

L'attitude de ce pays à l'égard des Etats-Unis s'est considérablement améliorée pendant les douze derniers mois. Ce changement de sentiment fut partiellement dû au fait que l'Amérique a envoyé du pétrole et du coton à l'Espagne, et que ces deux produits manquent sérieusement aux Espagnols. Il existe un contrôle très strict, en sorte que rien ne peut aller à l'Allemagne.

Beaucoup d'Espagnols désirent un retour de la monarchie et sont beaucoup plus unis maintenant que naguère, car le prétendant au trône a épousé une carliste, ce qui a eu pour effet d'unir en une famille les deux groupes monarchiques.

La coalition des communistes-républicains-loyalistes s'appelle elle-même démocratique. Elle est en faveur d'une « réforme ». L'Espagne a besoin de « réforme », mais, quelles que soient les tendances de cette coalition, elle est certainement hostile au clergé.

Le 15 février, l'ambassadeur m'a accompagné chez le comte Jordana, ministre des Affaires Etrangères. Ce dernier a été très aimable et a paru s'intéresser à tout ce qui touche les Etats-Unis.

Lundi après-midi, j'ai été informé que le général Franco allait me recevoir le lendemain. J'ai été seul au Palais du Prado et y suis arrivé un peu avant midi. J'ai été salué par une compagnie de soldats, et fus conduit à une grande salle d'attente, magnifiquement décorée dans le style habituel des palais espagnols, de tableaux à la Goya et de tapisseries madrilènes datant d'un siècle.

Ma rencontre avec Franco

Je n'eus pas le temps d'admirer cette splendide salle. Le baron de Las Torres, chef du Protocole, entra et me conduisit dans une autre pièce attenante à celle du général. Une double porte s'ouvrit et nous fûmes en présence du généralissime.

Sa chambre est grande et les murs sont recouverts de tapisserie rouge. Il était assis à son bureau. Il se leva et vint vers moi. Il m'invita à m'asseoir et fit asseoir le baron à côté de moi.

Le général me fit l'impression, conforme du reste à sa réputation, d'un homme très sincère, sérieux et intelligent. Il sourit une douzaine de fois durant notre conversation, et lorsque son visage se détend, il est vraiment très aimable, au sens étymologique de ce mot. Pendant tout l'entretien, il me parla en espagnol et je lui parlai en italien. Nous nous comprîmes ainsi l'un l'autre parfaitement.

La conversation roula sur la situation internationale et la guerre. Nous parcourûmes beaucoup de pays, et fîmes aussi un grand voyage à travers le temps, du traité de Versailles à nos jours. Ne nous arrêtant pas là, nous hasardâmes certaines pensées sur l'avenir. J'expliquai le point de vue américain du mieux que je pus.

Naturellement, le général comprit que je lui parlais en tant que citoyen américain, ardemment attaché à son pays, et en tant que prêtre, également attaché au salut spirituel et temporel de tous les peuples.

Quelles que soient les critiques qui aient été faites au général Franco, je ne puis pas douter que c'est un homme loyal à son Dieu, dévoué à son pays, et certainement prêt à se sacrifier pour son peuple.

Comme je le quittais, le général m'exprima à nouveau son admiration pour l'Amérique et me souhaita un bon voyage.

VISITE A BARCELONE

Barcelone, le 18 février 1943.

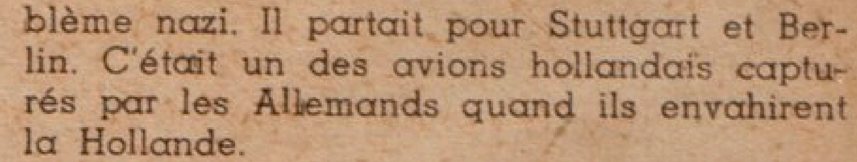
Mon cher Père : Mercredi 17 février, l'ambassadeur Hayes m'a accompagné à l'aérodrome. Quand j'ai quitté Madrid, la capitale était couverte de neige, ce qui arrive rarement. L'avion était un Savoia-Marchetti et contenait 18 personnes. Tous les passagers se regardaient les uns les autres avec curiosité, car, dans les circonstances présentes, aucun voyageur ne se déplace par la voie des airs pour son agrément.

J'ai rencontré plusieurs amis à Barcelone, parmi lesquels le père Isasi, un prêtre carmélite, qui vécut plusieurs années durant aux Etats-Unis. J'ai rencontré aussi quelques républicains et quelques loyalistes. Un jeune homme me frappa par sa franchise et sa sincérité. D'après lui, la « faim » est le principal aliment du communisme en Espagne. Il y a près d'un quart de million de personnes à Barcelone et, de ce nombre, près de 50.000 seulement connaissent l'aisance. Les autres ont à lutter pour vivre.

AU VATICAN

Cité du Vatican, le 28 février 1943.

Mon cher Père : Tandis que nous attendions le départ de l'avion à Barcelone, j'ai eu la désagréable surprise d'assister à l'envol d'un appareil américain portant l'emblème nazi. Il partait pour Stuttgart et Berlin. C'était un des avions hollandais capturés par les Allemands quand ils envahirent la Hollande.



A l'aéroport de Littorio à Rome, celui qui a toujours été un ami loyal et dévoué, Enrico Galeazzi, était là pour me souhaiter la bienvenue. Nous nous rendîmes immédiatement à la Cathédrale de Saint-Pierre. Des amis et des connaissances de longue date m'accueillirent. Je priais devant le tombeau de saint Pierre, où j'avais célébré ma première messe, et devant l'autel de la chaire de saint Pierre, où je fus consacré évêque.

L'on m'annonça que j'étais invité à assister à une réunion de l'Académie Pontificale des Sciences, le matin suivant, que le Saint-Père devait présider.

J'arrivais en avance pour la réunion et rencontrais un grand nombre d'amis. Soudainement, cinq minutes avant le temps fixé, la porte s'ouvrit. Un mouvement se fit dans l'assemblée, et le pape Pie XII entra.

Bien des années s'étaient passées depuis que je l'avais vu en dernier lieu, lorsqu'il était encore le cardinal Pacelli. Les innombrables peines qui ont blessé son cœur ont aussi marqué son visage douloureux et préoccupé.

Je pensais au dernier Noël et au message du Pape que je lus avant la messe de minuit à la Cathédrale de Saint-Patrice, message qui me toucha profondément, paroles bien compréhensibles mais non comprises en général.

Ce fut la nuit au cours de laquelle il protesta contre la non-observation des accords internationaux visant à rendre la guerre moins inhumaine en la confinant aux combattants. Ce fut la nuit où il pria et prêcha pour un retour du monde à son « centre de gravité » qui est la loi de Dieu.

Ce message du Pape, je le lus de nouveau, mais cette fois c'était le message sans paroles de ses yeux.

Le Saint-Père me regarda en souriant, puis se dirigea vers son fauteuil. Il commença à parler. Du discours lui-même, je dirais que pendant une heure et demie le Pape parla avec une belle éloquence sans le secours d'aucune note.

Après la séance de l'Académie, il salua les douze cardinaux qui étaient présents, puis il vint vers moi comme je m'étais agenouillé pour son approche. Il mit ses mains sur mes épaules, me fit lever, me souhaita la bienvenue, et me dit de l'accompagner. Je demeurais avec Sa Sainteté pendant deux heures. Puis je restais au Vatican et causais avec M. Galeazzi jusqu'à 5 heures, quand je me rendis de nouveau chez le Saint-Père. Il était 8 heures lorsque je retournai à la villa après une journée que je n'oublierai jamais.

Sa Sainteté pense à la guerre tout le temps, et tout le temps il travaille et il prie pour la paix. Personne ne comprend plus clairement que lui l'horreur et les dévastations de la guerre, et particulièrement de cette guerre. Personne ne souffre davantage. Il ressent les peines de tous. Il voit le sang et les larmes de tous. Il voit des masses innombrables d'êtres se livrer à un massacre mutuel, mûs par des instincts de brutalité et de haine. Il se rend compte que la haine engendre la haine, que la brutalité engendre la brutalité et que la vengeance appelle la vengeance.

Le Pape pense à la paix, travaille, prie et meurt littéralement pour la paix. Il souhaite que les conquérants ne soient pas seulement justes avec le conquis, mais aussi miséricordieux.

Il sent que les chefs des nations conquérantes auront l'occasion de montrer non seulement de la grandeur dans la victoire, mais aussi de la grandeur en faisant la paix. Le Saint-Père espère que la paix et la justice seront conformes aux principes qui ont été proclamés, et que la plus grande garantie d'une paix durable sera la justice tempérée par la charité.

ADIEU AU VATICAN

Dans le ciel de Méditerranée, 3 mars 1943.

Mon cher Père : Mon audience d'adieux avec le Saint-Père a eu lieu hier, 2 mars, son 67ème anniversaire de naissance et le 4ème anniversaire de son élection comme Pape. Au cours de cette audience, Sa Sainteté me donna la croix et la chaîne qu'il avait reçues le jour de sa consécration d'archevêque, il y a 25 ans, et qu'il avait toujours portées depuis. Je n'aime pas les prendre avec moi pendant ce long voyage, mais je le ferai, et les porterai constamment.

Tôt ce matin, j'ai dit ma dernière Messe à la Villa, employant le calice qui m'avait été offert par le Saint-Père, pendant mon séjour à Rome. Je priai Dieu de le conserver à l'Eglise, et demandai la bénédiction de mon pays et de mes compatriotes.

(*D'après « Collier's »*)





Ci-dessus : Du haut de la Citadelle, le maréchal et Mme Chiang-Kaï-Chek, en compagnie de Sir Robert Craig, jettent un coup d'œil d'ensemble sur la capitale dont ils admirent le panorama

Ci-dessous : Au cours de leur passage au Caire, le maréchal et Mme Chiang-Kaï-Chek visitent la mosquée d'Ibn Touloun en compagnie de Sir Robert Craig qui les guida en connaisseur.

Ci-contre : Entre deux réunions, le maréchal Chiang-Kaï-Chek, M. Churchill et Mme Chiang-Kaï-Chek se laissent photographier avec quelques-uns des diplomates qui y ont pris part.





LA

Quelque part en Afrique du Nord s'est d
pendant cinq jours, du 22 au 27 novemb
importante conférence entre le président Roose
maréchal Chiang-Kaï-Chek et M. Winston Ch
Cette conférence historique s'est terminée par u
muniqué que les journalistes, historiens du
ont appelé déjà la Charte du Pacifique, par an
celle de l'Atlantique qui précise les buts de pai
en Europe. Ceci pour le domaine politique. Qu
décisions militaires, elles ont été entourées, b
tendu, du plus grand secret.

Gardés par des concentrations de batteri
aériennes et d'appareils de chasse contre toute
ennemie ou un possible coup nazi « à la Muss
Winston Churchill, Franklin D. Roosevelt et l
ralissime Chiang-Kaï-Chek avec leurs chefs de
délibérèrent pendant cinq jours d'actif travail
moyens de vaincre le Japon le plus rapidement
le sort qui sera réservé à cette puissance
orientale une fois qu'elle aura été défaite.

Durant ces cinq jours décisifs, les délégués
américains et chinois vécurent et travaillèrent
ble, discutant principalement des questions st
ques et militaires. Toutes les indications que l'
recueillir, c'est que les conversations se déro
dans une atmosphère de parfait accord et fur
succès complet. La procédure consista dans la
séparée des délégations nationales pendant le
nées, et des sessions plénières les après-midi.

EDEN WINANT McMILLAN CASEY KILLEARN KIRK HARRIMAN

ROOSEVELT CHURCHILL Mme CHIANG-KAI-CHEK

CONFERENCE DU PACIFIQUE

déroulée
nbre, une
osevelt, le
Churchill.
r un com-
présent,
analogie à
paix alliés
Quant aux
bien en-

eries anti-
e attaque
ussolini »,
t le géné-
de service
ai sur les
ent et sur
extrême-

s anglais,
nt ensem-
stratégi-
e l'on put
éroulèrent
furent un
a réunion
les mati-
i. Cela en

dehors des sessions plénières de la conférence auxquelles assistaient le Président américain, le Premier Ministre britannique et le généralissime chinois ainsi que leurs chefs d'état-major.

La zone générale de la conférence était en quelque sorte une petite ville fortifiée formant comme une enclave dans une région d'une physionomie paisible. Cette zone était entourée de barbelés et l'on pouvait voir de l'extérieur les nombreuses batteries antiaériennes et les projecteurs aux aguets.

Cette « ville-champignon » avait ses propres services médicaux, son système de transports, ses magasins, sa poste, une organisation indépendante, ses restaurants, ses abris contre les raids, et jusqu'à ses chapelles catholiques et protestantes.

A l'exception de sa visite aux Indes, c'était la première fois que le généralissime Chiang-Kaï-Chek quittait la Chine depuis le début de la guerre, et c'était sa première rencontre tant avec le président Roosevelt qu'avec M. Churchill. Durant tout le cours de la Conférence, le généralissime a observé ses habitudes quotidiennes d'être levé à 5 heures du matin et de consacrer une demiheure à ses dévotions religieuses (il est protestant méthodiste), avant le déjeuner. Entre 5 heures ou 6 heures chaque après-midi, il faisait une promenade d'une demi-heure ou plus dans le jardin de sa villa en compagnie de sa femme, discutant avec elle des questions du jour. En dépit de ses journées très chargées pendant la conférence, le généralissime Chiang réussissait à trouver du temps pour méditer.

La consigne du silence fut de rigueur dans la région où se tint la Conférence, et le mystère en ce qui concerne le monde extérieur fut bien gardé puisque les Allemands, qui d'habitude se vantent de la rapidité de leurs informations, n'y firent aucune allusion dans leurs émissions radiophoniques avant le 27 novembre.



Le maréchal Chiang-Kaï-Chek et M. Roosevelt ont le sourire. La conférence a eu lieu sous le signe d'une parfaite cordialité.

COMMENT AIDER LA CHINE

Aider la Chine à lutter, c'est affaiblir le Japon, dit M. Stevenson, expert aéronautique, depuis 15 ans auprès du gouvernement chinois

La Chine a besoin d'avions, d'essence, d'accessoires pour avions, de camions, d'armements de toutes sortes, de machines-outils et du matériel pour ses usines. Elle n'en a cependant pas besoin en quantités considérables. Un faible effort allié lui permettrait de décupler sa résistance. Ce qu'elle reçoit en vertu du « Lease and Lend » ne lui suffit pas. Le rapport du président Roosevelt au Congrès, concernant les opérations du « Lease and Lend » pour la période se terminant le 11 mars 1943, révèle que la valeur totale du matériel américain envoyé aux Alliés se montait à 7 milliards, 831 millions de dollars. De ce total, la part qui revient aux Chinois est de 158 millions, soit 17 millions de plus que les envois à la Nouvelle-Zélande, et un peu plus de deux pour cent du total.

Et de ce matériel, la Chine n'a reçu que la moitié. Le rapport du Président précise que 50 pour cent des renforts destinés à la Chine sont encore aux Indes, faute de moyens de transport, et peu de marchandises peuvent être exposées aux difficultés du climat indien sans se détériorer.

Les Chinois sont fatigués. Ils se battent contre les Japonais depuis six ans, alors que ces derniers ont conquis en moins de six mois tous les territoires occupés par les puissances européennes.

J'ai vu les Chinois battre en retraite, en luttant désespérément pour chaque pouce de terrain, de Shanghaï à Nankin, de Hankéou à Tchoung-King. Leur moral a tenu, mais le pourra-t-il longtemps ?

La phase finale

On s'accorde généralement pour déclarer que la dernière phase de la guerre du Pacifique sera livrée en Chine. C'est en Chine que se trouve le gros des forces japonaises, et c'est du territoire chinois que l'on pourra bombarder le Japon.

En attendant, il serait utile de préparer des bases en Chine et d'y ouvrir des lignes de communications.

Le général Chennault, promu récemment au rang de commandant de la 14ème force aérienne, dit qu'avec 500 avions, il peut chasser les Japonais du ciel chinois. A mon avis, 200 chasseurs et 100 bombardiers lui permettraient d'obtenir des résultats décisifs.

Le Groupe de Volontaires Américains, l'AVG, a descendu au moins 286 avions, et comprenait un personnel de 1.500 hommes. La tâche fut accomplie à l'aide de Curtiss P-40, qui ne valent pas les « Zéros » japonais. Et jamais, à aucun moment, les volontaires ne comptaient plus de 30 avions qui pouvaient prendre l'air en même temps. Quand je quittai la Chine, Chennault ne possédait que six bombardiers, dont l'un servait à fournir des pièces de rechange.

Et pourtant, Chennault fit du bon travail, parce que la position stratégique des aérodromes ne permet pas aux Japonais d'être prévenus plus de cinq minutes avant les raids.

On a besoin aujourd'hui en Chine de bombardiers légers et moyens, comme le A-20-A et le B-25, rapides et manœuvrables.

Les membres des équipages seraient américains au début, mais remplacés par des Chinois au fur et à mesure de l'entraînement de ces derniers qui, lorsqu'ils reçoivent un entraînement approprié, deviennent d'excellents pilotes.

J'ai vu dans les bombardements de Tchoung-King deux ou trois pilotes chinois dans de vieux chasseurs russes démodés faire face à 27 et même 36 bombardiers japonais du dernier modèle. Ils avaient du courage et de l'adresse, et ne se laissaient pas démonter par l'inégalité de leurs appareils.

Les avantages financiers de l'utilisation d'un personnel chinois sont clairs et faciles à déterminer. Il faut dépenser 4 dollars 25 par jour pour faire vivre un mécanicien américain en territoire chinois. Le dixième de cette somme suffit à un Chinois.

En juillet 1942, le riz coûtait 7 dollars la tonne de 44 livres, le bœuf 2 dollars 50 le catty d'une livre et dix, le pain 50 cents la livre, les pommes de terre 20 cents la livre, le sucre 60 cents la livre, et le blé 4 dollars 45 les 4 livres. Les cigarettes les moins chères coûtaient 75 cents le paquet, les américaines 2 dollars 25 le paquet, et la bouteille de whisky 16 dollars.

Les gens qui quittaient la Chine vendaient leurs vieux costumes à 125 dollars. Mon stylo me fut enlevé à l'aérodrome pour 100 dollars. Les tablettes de désinfectant de Sulfathiazol, 1 dollar 75 chacune ; celles d'aspirine, 35 cents ; de sulfanilamide, 1 dollar 25 ; et le néo-salvarsan, 6 dollars 25 pour 9 minims.

Madame Chiang-Kaï-Chek a suggéré que l'on envoyât un corps expéditionnaire américain en Chine. Je doute que les soldats américains puissent lutter dans un pays où ils ne peuvent s'adapter.

L'armée chinoise peut engager toutes les opérations terrestres quand elle est équipée du nécessaire. C'est une des armées les plus courageuses et les plus mobiles au monde. Le soldat chinois ramasse sa cuvette à laver, sa tasse, son ombrelle et son fusil, et il part. Sa nourriture se compose principalement de riz. Il porte un uniforme de coton, qui est doublé en hiver d'une ouatine de coton, des sandales de paille sans chaussettes, et il se couvre la nuit d'une mince couverture de laine. Les troupes dans les secteurs du front portent un casque en acier, celles de l'arrière de grands chapeaux de paille.

Comme équipement, les Chinois ont quelques tanks, à cuirasse légère, de provenance anglaise. Une armée se vante de posséder une division mécanisée entière. Elle est paralysée par le manque de carburant.

L'armée a été entraînée sur des principes allemands, par des conseillers allemands, et elle se servait presque exclusivement des armes françaises ou allemandes. Avant l'entrée en guerre des Etats-Unis, les Chinois ne recevaient presque pas de munitions ni d'armes américaines. Aujourd'hui, avec la fermeture de la route birmane, ils ne reçoivent plus de pièces de rechange ni de munitions pour les armes que nous leur avons envoyées.

L'industrialisation du pays n'a pas été suffisamment poussée pour leur permettre de fabriquer ce dont ils ont besoin en quantité suffisante. Par exemple, un de leurs meilleurs fourneaux, qui produit un acier de qualité assez bonne pour la manufacture des canons de fusils, n'a qu'une capacité de 15 tonnes par jour. Avec ce qu'ils fabriquent, les Chinois pourraient peut-être équiper une division entière de fusils et de pistolets, en excluant les autres armes.

La question de distribution

Il y a beaucoup de routes militaires, mais elles sont mauvaises. Les camions sont en piètre état, de telle sorte que la plupart des renforts sont transportés à dos d'homme et par étapes. Les camions ne manquent pas, mais ils n'ont pas de pièces de rechange. Ceux existants deviennent inutilisables par suite du manque de matériel accessoire.

La Chine possède plusieurs fabriques d'avions et des ingénieurs compétents, mais le matériel manque.

La Commission aéronautique a un laboratoire de recherches qui, avec des moyens de fortune, a essayé de trouver des matériaux remplaçant ceux qu'aujourd'hui font défaut. Ils ont obtenu de la colle de caséine, fabriqué des contreplaqués et d'autres matières plastiques.

On a trop souvent envoyé à la Chine du matériel qui ne lui convenait pas.

Le transport des avions se résoudra aisément. La difficulté est plus grande pour les camions, le carburant et les accessoires, qui devront être chargés sur des avions de transport.

La route imparfaite de Birmanie

Au moment où l'on se servait de la route birmane d'une manière intensive, on ne transportait que 7.000 tonnes par mois de marchandises, essentiellement du carburant. Ceci veut dire que 2.000 camions par mois, brûlant chacun une demi-tonne d'essence pour le voyage, consommaient 1.000 tonnes sur les 7.000 transportées. Et les pertes par accident et par vol étaient considérables.

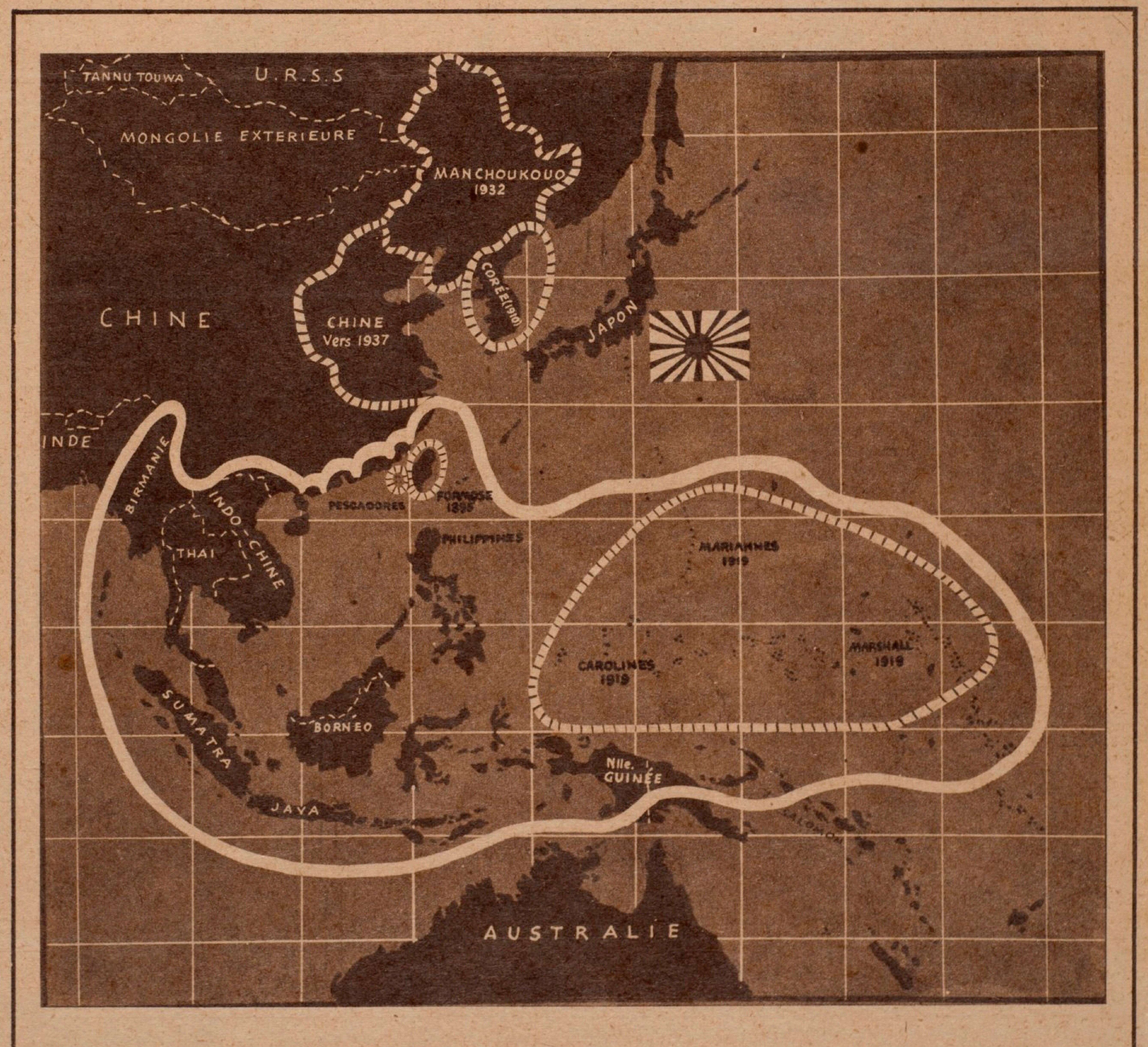
La route des Indes à la Chine est encore en voie de construction. Elle ne sera pas prête à temps. Il fallait en moyenne deux semaines pour le voyage aller-retour. Un avion couvre la même distance en trois heures. Il pourrait, à son rendement maximum, faire deux voyages par jour, et le matériel parviendrait intact aux Chinois qui l'attendent.

Transports aériens

Avec 100 avions de transport, portant chacun trois tonnes, et en tenant compte du fait que dix pour cent d'entre eux seraient immobilisés pour les réparations, on pourrait envoyer 8.000 tonnes en Chine mensuellement. Avec des transports de cinq tonnes, le chiffre serait presque doublé.

Le noyau d'une organisation semblable existe en Chine. C'est le « China National Aviation Corporation », qui a un personnel entraîné ayant une longue expérience du vol dans ces régions.

Avec l'aide du général Chennault et la coopération des Alliés, les Chinois sont susceptibles de progrès considérables dans le proche avenir.



LE JAPON SERA DÉPOUILLÉ DE SES CONQUÊTES DANS LE PACIFIQUE

La Conférence qui se tint en Afrique du Nord entre le maréchal Chiang-Kaï-Chek, M. Roosevelt et M. Churchill, décida le dépouillement du Japon des possessions acquises par lui soit dans cette guerre, soit dans celle de 1914, soit même avant. Voici une carte montrant les territoires, acquis par les Nippons dans le Pacifique avec les dates respectives de leur occupation, indiqués par les lignes blanches et les pointillés. Tout naturellement la Chine rentrera en possession de ses territoires et tout sera mis en œuvre pour réduire le Japon à une nation de deuxième plan. Une pression implacable sera faite dans tous les domaines pour abattre l'ennemi.



Un quartier de Berlin complètement saccagé par les bombes alliées. (Photo parvenue par bélinogramme).

LES BOMBES PLEUVENT sur Berlin

C'était dans la gare centrale de Stockholm que je la rencontrai. Je sortais d'un kiosque où j'avais acheté des journaux allemands dans l'espoir d'y trouver des dépêches sur le bombardement de Berlin. Elle venait de quitter la foule grouillante des nouveaux arrivants et, l'air épuisé, elle avait déposé sa petite valise sur le sol. Habillée simplement, cette femme n'avait rien de particulièrement attirant, et cependant elle retint mon attention. Elle souffrait visiblement d'une extrême tension nerveuse. Elle releva quelques mèches de cheveux qui étaient retombées sur son front et, lorsqu'elle rouvrit ses yeux, elle ressemblait à quelqu'un qui essaye de se retrouver dans un monde étrange.

Son regard croisa le mien et se fixa sur mes journaux allemands. Je sentis nettement qu'elle avait besoin d'aide et, m'approchant d'elle, je lui demandai si elle désirait quelque chose. Quelques minutes plus tard, je savais qu'elle était de Berlin où elle avait passé « les pires jours de l'histoire de cette ville ». (1)

Ce que contenait sa petite valise était tout ce qui restait de sa maison.

UNE VICTIME DES RAIDS

« Je ne retournerai jamais en Allemagne, dit-elle. Tous mes amis sont là-bas, ainsi que la majorité de mes relations. Mais je ne puis plus supporter la tension nerveuse et la torture de la guerre. Les raids aériens m'ont convaincue qu'il était impossible de mener cette vie plus longtemps. L'on peut supporter beaucoup de choses si l'on sait pourquoi on fait des sacrifices, mais je me suis souvent demandé moi-même en quoi l'avènement de Hitler et sa guerre m'ont été utiles. Il n'était donc pas nécessaire de ruiner ma vie entière. La majorité de mes amis berlinois suivraient mon exemple s'ils le pouvaient. La différence est que j'ai pu quitter le pays et qu'ils sont obligés d'y rester. »

Ses paroles me remirent en mémoire le souvenir de nombreux Allemands que j'avais rencontrés ici et qui n'auraient pas hésité à rester en Scandinavie si une femme, une mère ou une fiancée qui pourraient souffrir de leur absence ne les attendaient en Allemagne.

Lorsque Gœbbels exhorta les Berlinois, qui n'étaient pas contraints de demeurer dans la capitale, à quitter la ville, mon interlocutrice resta chez elle et s'en félicita, car elle entendit le récit d'épouvantables scènes de panique aux gares quand la foule, évacuant la capitale, piétina un certain nombre de personnes. « Aujourd'hui, m'a-t-elle dit, je sais pourquoi ils étaient si terrifiés. Ici, chacun de nous a un ami ou une relation à Hambourg, à Essen, à Koeln, à Mannheim ou à Darmstadt qui lui a raconté ou écrit ce que signifient les bombardements concentrés. Les journaux ne donnaient que de vagues indications et je me rendais très rarement à la légation suédoise. La Gestapo suspectait immédiatement les bavards. Si l'on parlait avec des amis, ils donnaient simplement un aperçu de ce qu'ils avaient entendu. La seule pensée de Himmler inspire à chaque Berlinois un sentiment de dégoût et de haine mêlé à de la crainte. Quelques jours avant le premier raid, je causais avec un officier allemand, une vieille connaissance qui n'avait aucune sympathie pour les nazis. Il me parla de l'indescriptible chaos provoqué par l'ordre d'évacuation de Gœbbels ; à son sens, seule l'intervention personnelle de Himmler réussit à empêcher ce chaos de se transformer en catastrophe. Himmler était conscient de ce qu'un bombardement de Berlin signifierait pour le moral allemand. Il força Gœring à soustraire des forces de chasseurs d'autres villes pour défendre Berlin. »

Plus tard, j'appris de personnes qualifiées que la méthode de Himmler de rassurer la population de Berlin consistait à l'entretenir dans une crainte constante, tout en lui donnant l'impression que tout avait été fait pour la protéger.

DANS LES ABRIS DE BERLIN

Dès le 13 août, mon interlocutrice suédoise s'était installée dans un abri. Des alertes furent données pendant dix nuits consécutives, pendant lesquelles à peine quelques bombes furent jetées. L'on pensa que celles-ci devaient servir simplement à marquer les objectifs.

« Je ne sais pas, dit-elle, ce qui est pire : d'être bombardé ou d'attendre un bombardement. Il n'y avait pas seulement des Berlinois dans l'abri, mais aussi des habitants de Hanovre, de la Ruhr et de Hambourg. Une femme de Hambourg portant un bébé criard dans ses bras dit : « Nous verrons quelle sécurité offre cet abri. C'est une souricière. Mon mari et 12 de ses compagnons étaient dans un abri semblable à Hambourg quand il fut atteint par une bombe britannique. Quelques instants plus tard, on ne retrouva pas un seul corps intact, tout avait été mis en pièces. Ce sort nous attend ici. Regardez les murs et les toits, les Anglais en rient entre eux. »

« Oui, les Berlinois eux-mêmes savaient que les abris étaient mauvais. Beaucoup donc préféraient passer la nuit en plein air, des nuits d'été chaudes et sèches. Le soir, quand la foule silencieuse se rendait tristement dans les abris, des photographes, des chants, des rires même étaient entendus de Grunewald, un des faubourgs les plus sélects de Berlin. Des milliers de personnes avaient campé là. Elles s'étendaient chaque nuit sur l'herbe, le visage tourné vers le ciel, se demandant si cette nuit calme ne se transformerait pas soudainement en enfer. L'enfer commença précisément le 23 août. Comment pourrait-on décrire une pareille nuit ? Ce fut une indescriptible cacophonie. Les nerfs tendus, nous enregistrâmes tous les bruits. Le sifflement varié des bombes et la canonnade des batteries antiaériennes se succédaient ou s'entremêlaient dans un chaos infernal. La pire épreuve était les intervalles des bombardements. Si ce tumulte continuait sans arrêt, on le subirait plus facilement ; mais dans les intervalles de silence relatif, l'inquiétude, l'angoisse vous étreint, et l'horreur devient en quelque sorte plus tangible. Ainsi, pendant des heures interminables, l'on passe de l'espoir au plus profond désespoir, du doute à la crainte épuisante. Les nerfs humains ne peuvent pas soutenir incessamment la tension de ce cercle vicieux.

ATMOSPHÈRE DRAMATIQUE

« Naturellement, cette atmosphère de dépression est coupée parfois par quelque épisode dramatique. Je me souviens une nuit, alors que les bombes pleuvaient, d'une jeune mère assise en face de moi avec une voiturette d'enfant. Elle se leva soudainement et courut vers l'entrée, en criant qu'elle avait oublié le nouvel oreiller de son rejeton. Au milieu de cet enfer, ses pensées étaient concentrées sur l'oreiller de son enfant. Sa maison était juste à côté, mais l'enfant ne vit jamais l'oreiller ni sa mère. »

De grands désordres se sont produits dans la distribution des aliments, et la situation n'a pas été améliorée par les fausses cartes de rationnement jetées par les avions alliés. Mon interlocutrice suédoise m'apprit qu'elle n'avait pas vu de légumes à Berlin après le 24 août. Elle ajouta :

« A Charlottenbourg, à Zehlendorf, à Friedenau, à Wilmersdorf, des corps étaient ensevelis en de nombreux abris et l'on était suffoqué par l'odeur de décomposition. J'ai constaté aussi de nombreux cas de déséquilibre mental à la suite de chocs nerveux. Mais qui peut être normal après ces épreuves ? Pensez-vous que je le sois ? L'autre nuit, j'ai entendu des avions et j'ai sauté de mon lit, mettant précipitamment une robe de chambre et descendant les escaliers quatre à quatre. Ce n'est que lorsque je vis un ascenseur monter avec des passagers rieurs que je me rendis compte de mon erreur. Ce que l'on a vécu en Allemagne vous fait douter de votre équilibre.

« L'on ne peut imaginer combien le défaitisme engendré par les raids s'est aggravé sous l'effet de rumeurs fantastiques. Un jour, on dit que la moitié des destructions produites n'avait pas été causée par les bombes alliées, mais par des saboteurs, dont certains se trouvaient à Berlin et d'autres lâchés par parachute par les avions britanniques. Des rumeurs de ce genre circulaient chaque jour en grand nombre.

« L'on a beaucoup parlé aussi de l'incapacité des défenses antiaériennes, de nombreux chasseurs allemands abattus pour insuffisance de vitesse. Les Berlinois, sans s'en rendre compte, aggravent ainsi leurs épreuves. »

(D'après un récit câblé de Stockholm par le correspondant du « Star Weekly »)

(1) *Le sort et la R.A.F. devaient réserver à la capitale allemande des journées plus terribles.*

Une lettre pour vous

Je reçois de Beyrouth la lettre suivante, trop longue pour être reproduite en entier, mais dont voici les principaux passages :

« J'ai 24 ans, la vie jusqu'à présent n'a pas été clémente envers moi. J'ai présenté mon bachot plusieurs fois. Enfin, cette année, j'ai pu réussir avec difficulté, grâce à l'aide d'un camarade aux examens. Il y a bien longtemps, il y a des années, je me suis mûri l'idée de devenir docteur. Mais lorsque le décourage (sic) me saisit, j'ai peur, tellement peur, que je souffre physiquement et moralement, et c'est de là que viennent tous mes malheurs. La durée des études est de 7 ans. Ne croyez-vous pas que je sois un peu vieux, et même très vieux pour affronter cette dure carrière ? Je suis tellement découragé ! Mes camarades ont déjà fini et ils pratiquent maintenant, tandis que moi je n'ai pas encore commencé. Pendant ces années j'ai traîné ma vie dans l'inaction, je le sais, et c'est précisément le problème qui me torture et dont la solution ne me semble pas possible. Je ne sais que faire. Mais si je travaille, je serai un piètre employé et je ne serai jamais heureux, car je voudrai une carrière libérale : la médecine. Est-ce possible de commencer mes études à 24 ans pour pouvoir pratiquer à 31 ans ?... Une fois mes études commencées, comment faire pour réussir ? Je n'ai pas de mémoire, je ne suis pas intelligent, je me trompe en faisant des additions, mon français n'est même pas correct... Enfance, jeunesse, illusion, désillusion, chagrin, honte, désespoir, voilà ce que me rappelle chaque écolier, chaque livre qui tombe à ma portée... Mais mon âge, 24 ans... La médecine, la mémoire, la durée... 7 années ? Et je souffre et j'échoue un peu partout. Je patauge dans les marais de la médiocrité. Que dois-je faire pour obtenir le succès et le bonheur ? Où est mon devoir ? Je vous supplie de m'aider, de m'indiquer ce que je dois faire... » — (Beyrouth).

De toutes les lettres reçues, la vôtre, cher Monsieur, est la plus émouvante, car elle pose un problème humain particulièrement poignant : celui de la jeunesse déçue, inadaptée, doutant d'elle-même parce que sans directives et, partant, sans force pour entreprendre. Ce problème, vous avez eu le courage de l'exposer en toute humilité et je ne crois pas qu'il est meilleur signe de rétablissement possible que cette franchise, née sans doute d'un moment de désespoir, mais indice de votre lucidité. Voir clair, savoir se juger, oser avouer ses erreurs, reconnaître la médiocrité présente est preuve de bonne volonté et de santé morale. Ce sont ces deux leviers qui vous aideront à sortir de l'impasse.

Vous avez vingt-quatre ans et à vingt-quatre ans vous venez de passer avec difficulté, et grâce à l'aide d'un camarade, votre baccalauréat. Mémoire, concentration, énergie, continuité, toutes ces « qualités-clefs » vous font défaut. Vous le reconnaissez, et pourtant persiste en vous le rêve de devenir médecin. Et comme vous sentez que la réalisation de ce projet est au-dessus de vos forces, vous vous êtes réfugié dans le rêve, dans l'inaction, et, à votre âge, l'inaction est aveu de faillite. Et aujourd'hui vous m'écrivez pour savoir ce que vous devez faire pour obtenir le succès et le bonheur.

Le succès, le bonheur ? Mais vous ne les connaîtrez que le jour où vous vous sentirez **utile**, où votre activité donnera un sens à votre vie. Jusque-là ce ne sera que doute et désespoir par dégoût de vous-même. Est-ce à dire que **seule** la carrière médicale puisse vous donner la joie d'être utile et de « servir » ? N'y a-t-il pas d'autres professions moins brillantes mais plus accessibles et qui, sans exiger des études très longues et très difficiles, permettent cependant de contribuer à la victoire sur la maladie et sur la mort ? Avant de répondre à cette question, demandez-vous, et en toute bonne foi, avec cette sincérité totale qu'exige la conscience dans le tête-à-tête avec soi-même, demandez-vous quelles sont les images, les associations d'idées qui se forment dans votre esprit quand vous « rêvez » de devenir médecin ? A quoi aspirez-vous ? A servir votre prochain ? A faire des recherches sur les maladies ? A sauver de la mort ceux qui souffrent ? Ou bien aspirez-vous à la gloire, à la fortune ? Vos motifs sont-ils altruistes, généreux, ou bien égoïstes et, par conséquent, peu intéressants ? Car il n'est pas nécessaire d'être médecin pour acquérir la gloire ou l'argent.

Si vraiment vous désirez « **servir** », songez qu'il y a quantité de situations offertes à tous ceux qui veulent se dévouer. Vous pouvez devenir travailleur social, « welfare worker », secrétaire d'Y.M.C.A. ou de tout autre groupement analogue, pionnier social dans les pays neufs, et ainsi collaborer à la reconstruction dans les pays dévastés. Ces carrières professionnelles nécessitent un entraînement de trois mois à trois ans dans les Ecoles de Service Social, Croix-Rouge, Training College.

Si vous ne vous sentez pas attiré par ces formes d'activité, songez que vous pouvez vous orienter vers les recherches de laboratoire, chimie industrielle, droguerie. Pour ces carrières, il ne faut que trois années d'études spécialisées.

Mais peut-être votre ambition est-elle tout autre, et désirez-vous connaître la fierté de « guérir » ceux qui souffrent. Vous le pouvez, sans être médecin, en devenant infirmier, masseur-orthopédiste dont le rôle est essentiel dans la lutte contre la paralysie infantile, par exemple.

Vous le voyez, de nombreux métiers peuvent vous donner la joie de servir, de vous rendre utile. Choisissez celui qui vous semble le mieux correspondre à vos aptitudes, et mettez-vous résolument au travail. Sortez de cette inaction ; elle tue en vous tout élan, toute force. Il se peut qu'actuellement, votre état de santé soit cause de cette difficulté à vous concentrer sur un sujet, de cette inattention qui est cause de vos échecs successifs. Les erreurs, les négligences contenues dans votre lettre, votre écriture tombante semblent l'indiquer. Allez consulter un praticien. Il pourra vous aider grandement à rétablir votre équilibre physique si cela est nécessaire. Et, puisque vous voulez connaître la vie rayonnante, n'oubliez pas qu'un travail probe, désintéressé est toujours levain de joie, si modeste que soit la tâche acceptée.

Votre amie

RÉPONSES COURTES

Yolande (Le Caire). — Comment puis-je vous donner un conseil ? Vous me parlez trop peu de vos sentiments à l'égard de ce jeune homme que vous qualifiez de « fils à papa » (ce qui ne le rend pas intéressant et ne fait pas croire à un grand amour de votre part). Si vous ne l'aimez pas, vous avez raison de ne pas devenir sa femme, mais est-ce alors nécessaire d'être sa maîtresse ? Une lettre bien « virile » pour une jeune fille...

Opi (Smyrne). — Ayez avec ce jeune homme une explication nette et franche. Vous ne pouvez pas prolonger davantage cette situation pénible pour vous deux. Mais si la différence de nationalité demeure un obstacle à votre mariage, vous n'avez pas le droit d'insister, et il vaut mieux dès à présent avoir le courage de rompre. Seul un homme vraiment épris peut oublier que votre pays est ennemi du sien.

Marguerite (Le Caire). — Puisque cette situation vous est tellement pénible, ne pouvez-vous pas chercher une occupation dans votre famille afin de vous éloigner momentanément de votre maison ? Une absence, même courte, adoucit bien des heurts. Après, il vous serait plus facile de reprendre la vie familiale avec plus de patience et de conciliation.

ROKOSSOVSKY

vainqueur de Stalingrad, Smolensk et Gomel

Le général Constantin Rokossovsky est un des grands soldats de l'armée russe. Il se fit remarquer en hiver 1941, quand, commandant d'armée, il prit part aux opérations qui se terminèrent par la déroute allemande devant Moscou. Et on parla de lui de nouveau, lors de la bataille de Stalingrad. Commandant du front du Don, le général Rokossovsky donna aux Allemands un tel coup, que la 6ème Armée allemande fut exterminée tout entière. Il reçut en récompense la décoration de l'ordre de Suvorov, première classe. Après avoir repris Gomel, il poursuit actuellement les nazis dans les steppes de la Russie Blanche.

« Je rencontrai, dit le journaliste russe Kudrevatykh, le général Rokossovsky à plusieurs occasions dans divers secteurs du front germano-soviétique. La première fut en août 1941, près de la ville de Yartsevo, dans la région de Smolensk, dans des circonstances remarquables.

Développant leur offensive, les Allemands poussaient une pointe puissante vers l'est, le long de la grande route Minsk-Moscou. Près de Yartsevo, une grande bataille était livrée par les Allemands qui avançaient contre les forces blindées soviétiques. D'un poste d'observation, je vis pour la première fois une rencontre de face, entre les grandes forces blindées.

Les tanks soviétiques parvinrent à arrêter l'ennemi. Puis, coupant dans le gros des tanks allemands, ils prirent l'initiative et commencèrent lentement, mais avec un entêtement farouche, à repousser l'ennemi. La bataille parvint à un point critique quand une nouvelle poussée devait décider de l'issue du combat. Il fallait que notre infanterie fit la tentative finale.

L'infanterie se tint sur le terrain, sous le feu nourri de l'artillerie ennemie, attendant le signal de l'attaque. Observant de mon poste, le souffle coupé, je me demandai quand les commandants se lèveraient pour conduire leurs hommes à l'attaque.

C'est alors que je vis un homme haut et bien bâti, dans un uniforme de général, surgir des bois à notre droite. Tenant son képi en main, Rokossovsky marcha calme et ferme vers les tranchées. Aussitôt que les hommes le virent, un cri d'enthousiasme s'éleva : « Le général est avec nous ! En avant ! Chargez ! »

L'infanterie escalada le monticule. La bataille fut gagnée.

Quelques heures plus tard, je vis le général assis sur un tronc d'arbre, devant sa tente. Son képi était à côté de lui, sur l'herbe. Le vent mêlait ses cheveux bruns, tandis qu'il parlait calmement aux officiers.

Quand il eût fini, il monta à cheval et se dirigea vers les hommes des tanks.

J'ai souvent vu le général à cheval. C'est un fervent cavalier, bien que j'aie entendu les médecins le dissuader de monter, de peur que la blessure contractée dans la bataille de Moscou ne se rouvre.





Deux mois, les Allemands piétinèrent dans le Yartsevo, incapables de briser la défense. Les régiments russes attaquèrent encore, décimant l'armée allemande et détruisant son équipement.

Après une de ces opérations, un groupe de journalistes rendit visite au général, au quartier général. Il nous reçut dans sa tente, très simplement meublée.

Grand et mince, il paraissait beaucoup plus jeune que ses 46 ans. « Ce que je pense de l'ennemi ? disait-il. Les Allemands sont forts, très forts, sans aucun doute. Mais leur force ne doit pas être surestimée. Vous voyez, nous les avons arrêtés sur plusieurs secteurs du front. Le jour viendra où ils battront en retraite. »

Il nous rappela les victoires emportées contre les Allemands dans la première guerre mondiale. Rokossovsky, alors jeune officier, se battit contre eux sur le front oriental.

« Le mythe de l'invincibilité allemande est bâti sur le sable, ajouta-t-il. A propos, vous autres journalistes êtes enclins à attacher trop d'intérêt aux troupes de parachutistes et aux avalanches de panzers. Si vous passiez quelque temps au front, vous verriez que ces éléments de la machine de guerre allemande ne sont pas aussi terribles qu'ils semblent de loin. »

Selon son habitude, il était calme, correct et légèrement ironique, quand il annonça aux journalistes que les Allemands étaient encerclés à Stalingrad. Il n'y avait pas d'enflure dans sa voix. Il s'était contenté de rapporter des faits.



LA REPRÉSENTATION DE GALA DE « SPITFIRE »

La soirée de gala organisée le 22 novembre au cinéma Diana au profit des œuvres de la R.A.F. Benevolent Fund obtint un grand succès. Au programme, le grand film d'aviation « Spitfire » captiva les nombreux spectateurs qui emplissaient tous les gradins de la salle où se coudoyaient de nombreuses personnalités égyptiennes et étrangères. Devant le perron du cinéma, on reconnaît S.E. Omar Fathi pacha, aide de camp en chef de S.M. le Roi, et le général Sir Sholto Douglas, commandant en chef des forces aériennes alliées dans le Moyen-Orient. A gauche, M. Spiro Raissi, directeur-propriétaire du cinéma Diana.



FÉMINITÉS

Marguerite Chapman, une nouvelle élue de Hollywood et, sans doute, des spectateurs...

GLANE AU HASARD DANS LA MODE NOUVELLE

Pour la robe-manteau, le bouton de vieil argent a une jolie distinction. J'aime aussi le carré en peau de serpent que retiennent des griffes de métal. Il n'est pas tapageur, mais il enjolive une toilette. Les boutons de cristal ou de nacre, taillé ou gravé, mettent sur les robes sombres une note de gaité et de recherche sobre très gentiment féminine. N'en mettez pas un grand nombre, parfois un seul suffit.

●

J'aime certains chapeaux du moment : ils allongent la silhouette et lui donnent de l'élégance. Comment ? A l'aide de toutes sortes de couteaux, de nœuds, de motifs aigus menaçant le ciel. Avec les cols en renard qui engoncent un peu, il est indispensable de porter ce genre de chapeau, qui rétablit l'équilibre des lignes.

●

Les sacs sont de plus en plus grands. Il semble que la mode nous donne enfin la chance de transporter avec nous, sans difficulté, notre poudre, rouge à joues et à lèvres et même — pourquoi pas ? — un petit pot de crème qui puisse nous permettre de nous « refaire une beauté ». Les sacs plats, genre « pochette », ne sont plus du tout à la mode cette année.

●

La robe du soir, s'arrêtant aux genoux, connaît une vogue grandissante tant à Londres qu'à New-York. C'est que la guerre demande des sacrifices aux femmes et celles-ci se sont soumises aux nouvelles restrictions. Verrons-nous, d'ici quelques semaines, les élégantes Cairotes portant des robes largement échancrées dans le dos mais s'arrêtant aux genoux ?

●

Les vernis rouges ne sont plus à la mode. C'est le manque d'acétone qui en est la cause. Ce produit, qui se fait de plus en plus rare sur le marché, permettait aux femmes de se payer toutes les fantaisies. Maintenant que ce beau temps est fini, on note un retour à la simplicité... et aux ongles roses...

Conseils à mes nièces...

Nièce « Zouzou »

Voici un excellent moyen de conserver les fleurs. Mettez 5 grammes de sel ammoniac dans un litre d'eau. Changez tous les trois jours. Le soir, mettez toujours vos fleurs au balcon, ne les laissez pas dans des chambres, elles se faneraient trop rapidement.

Nièce « Vive la joie »

Il faut masser le visage en remontant, mais il faut masser le cou en descendant. On place la main devant le cou, pouce à droite, doigts à gauche, et l'on descend, en appuyant doucement, du menton vers la poitrine. Massez alternativement avec les deux mains. Enduisez votre cou d'une bonne crème grasse avant de vous masser. Idem pour le visage.

Nièce « Séraphine »

Quittez cet homme, il n'est pas digne de votre amour. Il se moque de vous et ne s'en cache pas. Dès lors, que gagneriez-vous à le fréquenter ? Ne vous découragez surtout pas. Il y a encore de par le monde, Dieu merci, de fort honnêtes garçons qui rêvent de se marier et de fonder un foyer.

Nièce « Bernadette »

Lisez le livre en question, il ne pourra que vous aider. Je vous promets, d'autre part, de vous procurer la brochure demandée. Bon courage et, surtout, patience. Vous n'êtes pas seule dans votre dure épreuve et tous vos amis sont de cœur avec vous.

Nièce « Vertueuse »

Se tenir bien avec les hommes n'a jamais nui à personne, que je sache. Si j'étais à votre place, je cesserais de fréquenter cette amie qui vous donne de si mauvais conseils. Les jeunes gens, même très modernes, savent faire la différence entre une personne frivole et une vraie jeune fille.

Nièce « Elsa B. »

Voici comment employer les restes d'un rôti : détaillez-le en minces tranches. Battez un blanc d'œuf et passez-les dedans. Enrobez-les ensuite de mie de pain finement émiettée et trempez-les encore dans le blanc d'œuf. Faites sauter au beurre, saupoudrez de sel fin et dressez sur une purée quelconque pour servir.

Nièce « Débutante-chimiste »

Vous préparerez facilement de la teinture de benjoin en employant le procédé suivant : versez dans un récipient de faïence 2 litres d'alcool à 90° et 500 grammes de benjoin en poudre. Laissez en contact pendant plusieurs jours en ayant soin de remuer constamment, plusieurs fois par jour. Filtrez et conservez dans des flacons bien bouchés.

Nièce « Iris perdue et retrouvée »

Je ne puis répondre ici à vos questions. Voulez-vous m'envoyer vos nom, timbres et adresse ? Je vous écrirai.

Nièce « Végétarienne ou carnivore ? »

Le régime végétarien ne nuit pas à la santé. Souvent il donne au corps les vitamines voulues et celles-ci le fortifient. Je connais une dame qui, depuis le jour où elle a cessé de manger de la viande, jouit d'une santé parfaite. Mais, avant de vous lancer dans ce genre d'aventure, pourquoi ne consultez-vous pas votre médecin ?

Nièce « Miranda »

Pour empêcher le tissu blanc de votre future blouse de jaunir, trempez-le pendant quelques minutes dans du lait tiède. Lavez à grande eau, puis à l'eau tiède et au savon. Laissez sécher à l'ombre. Ainsi traité, votre tissu gardera toujours sa blancheur neigeuse. Ce procédé qui coûte un peu cher, vu le prix du lait, vaut bien la peine qu'on l'essaye à cause des résultats obtenus.

Nièce « Sauvez-moi »

Puisque la colle ou la gomme n'ont pas réussi à coller les morceaux de ce plat de Limoges, je vais vous conseiller de vous y prendre autrement. Frottez les bords des pièces cassées avec de l'ail cru. Puis ajustez-les les uns aux autres en serrant fortement à l'aide d'une ficelle. Laissez-les ainsi pendant deux ou trois jours. Vous verrez quels magnifiques résultats vous obtiendrez.

TANTE ANNE-MARIE

BEAUX YEUX, BONS YEUX...

Saviez-vous que certains états de lassitude ou de mauvaise humeur proviennent simplement de la fatigue des yeux ? Saviez-vous que certaines insomnies sont causées par l'état de tension exagérée où se trouve le nerf optique après une journée de gros travail ?

Non seulement pour être jolie, mais aussi pour être heureuse, il faut soigner ses yeux. Les soigner ? C'est plutôt ne pas les mettre à de trop rudes épreuves qu'il faut dire.

Vos yeux, comme votre corps, comme tous vos organes, comme votre esprit même, ont besoin de quelques instants de détente et de repos dans le courant de la journée. Prenez une bonne habitude : de temps en temps, levez les yeux de dessus votre travail et regardez au loin. On ne saurait imaginer à quel point ce très simple procédé repose la vue. A vous de savoir comment l'appliquer : en bas de chaque page lorsque vous lisez ou lorsque vous faites un travail d'écriture, à chaque aiguillée si vous faites un ouvrage de couture, etc...

Et puis, il existe une gymnastique oculaire qui, pratiquée avec persistance, vous évitera de devenir myope ou presbyte en vieillissant ou qui empêchera ces défauts de s'accentuer.

Premier exercice : La tête droite et immobile, vous regardez lentement à droite, vous tournez votre regard pour le ramener vers la gauche, et ainsi de suite quinze fois.

Deuxième exercice : Vous regardez de bas en haut et de haut en bas (quinze fois également).

Troisième exercice : Vous regardez à gauche, en bas, à droite, en haut, à gauche...

Si vous remuez vos yeux dans le sens que je vous indique, immédiatement après m'avoir lue, vous vous rendrez compte que votre regard trace un cercle dans l'espace. Faites ensuite ce cercle dans le sens contraire.

Pour que ces exercices soient efficaces, ils doivent être faits très légèrement, lentement, avec une sorte de douceur, et non pas avec une tension exagérée.

Lorsque vous les avez terminés, appuyez l'extrémité de vos doigts sur vos yeux et poussez comme si vous vouliez les enfoncer. Exécutez un léger mouvement de vibration des doigts qui fera merveilleusement circuler le sang dans vos yeux et tout autour.

Après avoir fait ces exercices pendant quelques jours, vous vous en trouverez tellement bien que vous vous habituerez à les répéter quotidiennement.

Si vos yeux sont un peu fripés et si de fâcheuses rides s'inscrivent autour de vos paupières, râpez la pulpe d'un concombre et appliquez-la en cataplasme sur vos yeux, laissez en contact environ une demi-heure. C'est un procédé merveilleux.

Pour garder de bons yeux, lavez-les matin et soir à l'aide d'une œillère pleine d'eau salée (une cuillerée à dessert de sel pour un litre d'eau).

Une compresse d'eau chaude salée, appliquée sur les yeux un soir où vous avez du mal à vous endormir, vous aidera à trouver le sommeil beaucoup plus vite.

ANNE-MARIE

LE RIRE...

S'il suffit de quelques jambages pour permettre au graphologue de deviner un caractère, il suffit de tendre l'oreille aux moindres éclats de rire pour être fixé sur le tempérament d'un individu.

Le meilleur est le « ha, ha, ha » qui sonne franc et clair.

Le « hé, hé » dénote un esprit chagrin. Méfiez-vous des « hi, hi », c'est le propre des natures versatiles.

Le « ho, ho » est excellent, il est le fait des âmes fortes et généreuses. Le rire en « hu, hu » sonne faux, c'est le pire des rires.

Le rire qui éclate en une série d'explosions, comme celles d'une motocyclette, dénote lui aussi un caractère changeant, dont les impulsions, bonnes ou mauvaises, sont bruyantes et peu sincères.

Peu sympathique est la personne qui dissimule son rire avec la main. C'est une vaniteuse, une égoïste ou une sournoise.

Méfiez-vous aussi de qui avale son rire à la façon de la grenouille aspirant l'air.

Si c'est votre patron, il vous exploitera et, dans le cas contraire, il est capable d'une indélicatesse.

Vous pouvez vous fier à la personne qui rit en dansant des épaules et en rougissant de la face.

Celle qui rit naturellement à gorge déployée est généralement bonne. Le rire du laisser-aller est le propre d'une nature expansive et honnête.

Lettre à ma cousine

Ma chère cousine,

Pour remédier à la grave question du bas qui sévit depuis que la bise ne permet plus aux femmes de déambuler jambes nues, des voix se sont élevées dans la presse, et non des moindres puisqu'il s'agit de notre excellent confrère Tewfik El Hakim, dont les critiques acerbes à l'adresse de la gent féminine lui ont valu le juste courroux de ses lectrices, et de notre non moins excellent « trois étoiles » dont les billets quotidiens sont frappés au coin du bon sens. Tandis que le premier suggère le retour au « Sherval », jupe-culotte portée par nos grand'mères en Orient, le second relève les inconvénients de cette pratique peu pratique et propose à son tour plusieurs solutions où il s'agirait pour les femmes d'employer simplement le bas de coton en boycottant tout carrément le bas de soie.

Voilà qui me paraît une formule sage et judicieuse et dont seront loin de se plaindre les maris qui trouveront dans la mesure un avantage appréciable pour l'équilibre de leur budget...

Mais pour en revenir à la culotte, proposée par M. Tewfik El Hakim, bien des femmes la portent, au sens abstrait du mot. Ainsi, dans nombre de ménages, ce n'est point du tout l'homme qui a son mot à dire dans la direction de son foyer ou pour la moindre initiative à prendre, mais bien son épouse qui n'admet aucune entrave à l'exercice d'un droit qu'elle croit définitivement acquis.

N'imaginez point, ma cousine, que le cas soit rare et que seule existe cette anomalie dans des unions où l'embonpoint de la femme par rapport à l'émaciation du mari peut faire penser à la domination de celle-là sur celui-ci. Nenni ! Parfois c'est là que l'influence masculine est la plus agissante. Tout au contraire, vous assistez souvent au ridicule spectacle d'un homme corpulent mené par « le bout du nez » par son petit bout de femme qui, à la maison comme en société, emporte toujours le dessus.

— Que voulez-vous, disait l'autre jour dans un salon un mari pour justifier la façon cavalière dont sa moitié l'avait remis à la raison sur une question d'ordre domestique dans laquelle il avait voulu s'immiscer, ma femme a en ce moment les nerfs surexcités et je ne voudrais la contrarier en aucune façon, de crainte de porter atteinte à son équilibre physique.

Bien qu'à part lui, il pense que cette « sacrée petite bonne femme n'acceptera jamais de donner l'impression d'être sous le joug d'un mari dont la mollesse de caractère est faite pour se plier et non pour dominer ».

Mal lui prendra de tenir tête une autre fois et il préférera opiner du bonnet plutôt que de se faire vertement rabrouer en public.

Voilà, ma cousine, comment sont certains hommes qui vous en imposent par leur apparence et qu'une toute petite main, fragile et délicate, conduit là où elle veut les faire arriver...

M. Tewfik El Hakim aura beau dire et gloser tant qu'il voudra sur les filles d'Eve, ce sont elles encore et toujours qui auront le dernier mot sur nous et... sur lui !

Votre dévoué cousin
SERGE FORZANNES

TEMPETE
sur l'Allemagne

Quels dommages infligent au juste à l'Allemagne les raids alliés ? Voici « quelques » chiffres puisés à de bonnes sources :

- Parlons d'abord d'un raid relativement ancien : celui qui fut exécuté sur Cologne le 30 mai 1942. Cette nuit-là, 1.043 bombardiers jetèrent plus de 3.000 tonnes de bombes. Il fallut cinq jours aux fumées pour se dissiper et permettre aux avions alliés de prendre des photographies. Résultat : 20.000 maisons étaient rasées. 200.000 personnes durent être évacuées.

Or, quand le quartier financier de Londres fut dévasté par le fameux raid nazi du 29 décembre 1940 — il fut bombardé à deux autres reprises, plus tard — la région démolie avait juste une surface de 100 acres. A Cologne, ville huit fois plus petite que Londres, la région complètement annihilée est de 600 acres.

- Plus tard, à Hambourg, les dégâts furent si considérables que le grand port allemand doit être considéré aujourd'hui comme hors d'état de servir.
- Pour mesurer l'ampleur du blitz qui est actuellement déchaîné sur l'Allemagne nazie, mentionnons que les autorités allemandes sont obligées de mobiliser 3.000.000 d'hommes — qu'elles doivent prélever sur la main-d'œuvre — dans les équipes de secours. Or, ces trois millions n'arrivent pas encore à faire face à la situation.
- Près de 15.000.000 d'Allemands — un cinquième de la population du Reich — ont été sérieusement affectés jusqu'à présent par les raids alliés. Les organisations de secours nazies ressentent tout l'effort auquel elles sont soumises. Dans une ville atteinte récemment, les médicaments demandés d'urgence **n'arrivèrent qu'au bout de six semaines** !
- Malgré les nécessités de la guerre, les raids alliés ont forcé les Nazis à consacrer plus de 50% de leur énergie productrice aux besoins civils. Plusieurs usines ont dû cesser leur production de guerre pour fabriquer des meubles à l'usage des millions de personnes qui ont perdu leurs foyers !
- L'évacuation des réfugiés est un problème qui devient presque insoluble. Prenons Vienne à titre d'exemple : encombrée à l'extrême — un million de réfugiés et de travailleurs étrangers s'y trouvent déjà — elle doit cependant fournir un abri à 3.000 nouvelles personnes chaque semaine !



UN HOMME SOUS LE LIT...
(D'après « Rhode Island Journal »)



"TAHIA EL SETAT" au Ciné COSMO

A la première du film arabe « Tahia El Setat » (Vivent les Femmes), qui est projeté actuellement avec succès au Ciné COSMO, on reconnaît dans la loge les principaux protagonistes. De droite à gauche (assis) Madiha Yousri, Mohamed Amin, Laila Fawzi et Souraya Helmi, et (debout), Anwar Wagdi, le metteur en scène Togo Mizrahi et Amina El Chérif. Ajoutons que le film plaide, à l'appui d'un scénario gai et brillamment enlevé, en faveur de la femme honnête dont l'homme ne peut se dispenser.

LA RATION K
pour la nourriture du soldat

La ration la plus remarquable de la guerre est la ration K. Elle renferme 3.000 calories. Enveloppée de papier brun (imperméable et inaltérable aux gaz), elle pèse un kilo et mesure 12 centimètres de long sur 10 de large et 12 de hauteur.

Elle est divisée en trois paquets plus petits : l'un pour le petit déjeuner, le second pour le déjeuner, le troisième pour le dîner.

Chacun d'eux contient une boîte de viande, ou de viande et d'œufs, ou un excellent fromage mou. On y trouve, en outre, des enveloppes de cellophane remplies de poudres qui, dissoutes dans l'eau, deviennent du café, du bouillon et de la limonade. La poudre de citron contient de la vitamine C, contre le scorbut. Les douceurs consistent en une tablette de fruits (excellente), des tablettes de lait malté (rafraîchissantes et bonnes) ; et le chocolat spécial de l'armée peut être consommé tel quel, ou bouilli dans de l'eau pour en faire du cacao. On y trouve aussi des biscuits durs et compacts avec, naturellement, du chewing-gum.

Si l'on ne veut pas allumer de feu, on chauffe sa ration sur le moteur de sa jeep, ou l'on verse un peu d'essence sur le sable que l'on enflamme.

Quand les troupes américaines débarquèrent en Afrique, une ration K fut distribuée à chaque soldat pour prévenir une défaillance des cantines de campagne. Mais elle ne survint pas et les Américains généreux donnèrent des millions de rations K aux gosses affamés qu'ils rencontraient sur la route. Cette générosité vexa l'armée, qui avait fait venir ces rations K de loin, mais elle amusa les Arabes qui mangèrent la viande et mâchèrent le chewing-gum avec un plaisir évident. Depuis, ils se servent de la ration K comme d'une monnaie courante.

Une autre espèce de nourriture de choc est la ration C. Elle date de l'autre guerre et se compose de viandes et d'haricots blancs, ou de bifteck, avec, dans une autre boîte, des biscuits, des bonbons et des boissons en poudre. Elle pèse deux kilos.

Pour les climats froids, l'armée a préparé des rations spéciales, renfermant 4.300 calories par jour, le plus haut chiffre de toutes les rations. Une boîte de quatre kilos et demi contient des aliments séchés pour trois hommes.

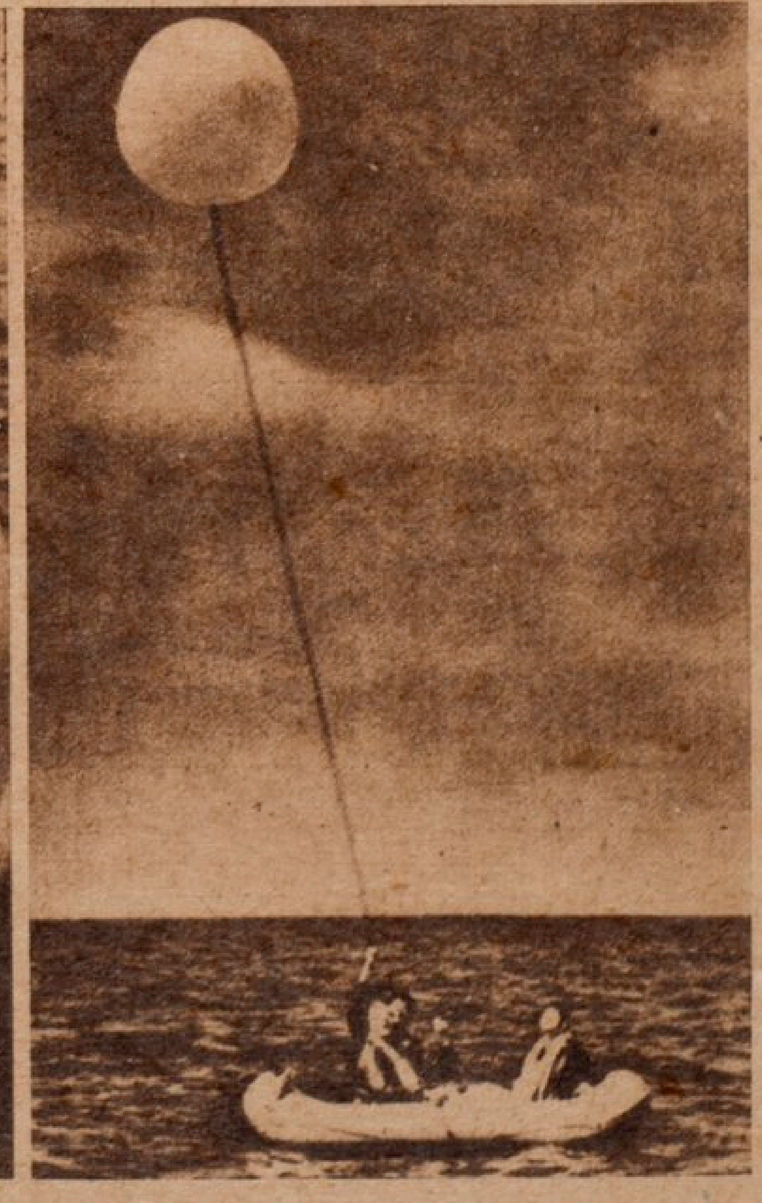
Pour la jungle, on a inventé une ration pour un seul homme, pouvant lui suffire quatre jours, et contenant du lait séché, des fruits secs et des tablettes de sel pour remplacer celui qui se perd en sueur.

Chacune des rations est préparée en plusieurs menus différents.

La marine est la plus favorisée au point de vue alimentaire. Sa ration est la plus chère et le café se verse à flots sur tous les navires de guerre américains. La glace à la crème abonde dans les grands vaisseaux, et quand un navire d'approvisionnement arrive, on embarque la glace avant le mazout.

Les radeaux et les bateaux de sauvetage sont munis d'ustensiles de pêche, et les instructions, imprimées sur papier imperméable, rappellent aux marins que « de nombreuses tribus et quelques nations mangent couramment du poisson cru, et s'en trouvent très bien ».





LES AVIATEURS EN DÉTRESSE POURRONT ÊTRE SAUVÉS

Grâce à un nouveau procédé, dont l'idée est venue d'Amérique, les aviateurs alliés obligés d'amérir sur l'océan pourront être entendus à travers une zone de 100.000 milles carrés. Ainsi que le montrent ces deux photos, les naufragés, installés sur leur embarcation en caoutchouc, pourront lancer un appel par le moyen d'un ballon gonflé à l'hydrogène et porteur d'un appareil de radio pouvant être manipulé par l'opérateur le plus profane. Voici deux phases de ce procédé qui sauvera quantité de vies humaines.

EN FRANCE

une armée fantôme attend...

Les divergences d'opinions entre le maréchal Pétain et Laval au sujet des nouvelles réformes constitutionnelles remontent déjà à plusieurs mois. Dès que les armées anglo-américaines débarquèrent en Sicile, puis en Italie et réussirent à consolider leurs positions, le maréchal Pétain aurait réalisé que la bataille était définitivement perdue pour l'Allemagne nazie. Il résolut, dit-on, d'amoindrir les dures restrictions imposées à la liberté individuelle par l'administration de Pierre Laval.

Une scène orageuse eut lieu, raconte-t-on, entre les deux hommes. Laval termina l'entretien par ces mots :

— Vous semblez oublier, Monsieur le Maréchal, que 250.000 Français, complètement armés, attendent « en France » l'heure du débarquement allié.

Un correspondant appartenant à un pays neutre publia un article dans un journal suisse dans lequel il fournit plusieurs indications sur l'origine et la formation de cette armée à laquelle faisait allusion le quisling français.

« Cette mystérieuse armée, écrit-il, se trouve aujourd'hui dissimulée dans les forêts. Elle compte 200.000 hommes environ. Si l'on y ajoute les groupes de résistance et les organisations diverses qui opèrent dans les villes, on obtient facilement le chiffre de 250.000. »

Officiellement, Vichy parle de « petits groupes » sans importance. Mais dans les communications privées échangées entre les autorités françaises, la police admet l'existence de 40.000 à 50.000 partisans.

Ces partisans et francs-tireurs, ainsi que tous les hommes recrutés pour travailler en Allemagne qui ont réussi à s'échapper, forment aujourd'hui une formidable organisation, dont les ramifications s'étendent à toute la France, et qui garde un étroit contact avec le C.F.L.N.

Les armes dont se servent les partisans leur sont fournies par les Alliés par un moyen secret.

UN « GUIDE »

pour les Robinsons

Le service d'Information de l'armée américaine a publié un ouvrage qui a pour but de guider les aviateurs perdus dans le désert et les jungles tropicales.

Ce livre conseille, par exemple, au pilote d'un avion en détresse de chercher à atterrir avec son appareil, au lieu de tenter une descente en parachute. La vue de l'avion en panne dans la forêt pourrait aider grandement les recherches effectuées pour retrouver l'aviateur. La carlingue servirait d'abri au pilote, l'appareil fournirait le matériel de chauffage nécessaire et de signaux de fumée. Le parachute pourrait être converti en tente, certains coussins en casques coloniaux et le sac du parachute en besace.

Citadins pour la plupart, les aviateurs pourraient être fortement impressionnés par la présence des animaux de la jungle. L'ouvrage essaye de les rassurer à cet égard tous ces animaux, ou presque, sont inoffensifs à moins d'être attaqués. En Nouvelle-Guinée et dans l'Assam (Inde) exceptés, les habitants de la brousse ne sont pas à craindre. S'ils sont traités avec gentillesse, ils ne trahiront pas par leurs cris la présence du fugitif.

Pour la nourriture, l'ouvrage conseille à l'aviateur perdu dans un désert d'emporter toujours « de l'eau » avec lui, avant même les provisions de bouche. Dans la jungle, au contraire, l'eau (ou toute autre boisson pouvant en tenir lieu) peut être facilement trouvée : il suffit d'observer la direction que prennent les animaux pour aller s'abreuver, à l'aube et au crépuscule. Avant de boire, il est nécessaire de faire bouillir l'eau ou de la désinfecter par l'addition d'un produit chimique dont chaque avion est pourvu.

L'ouvrage mentionne vingt sortes de plantes sauvages comestibles et indique la manière de les préparer. En principe, ne jamais manger des plantes inconnues ayant un goût amer ; éviter également les plantes à sève laiteuse. En cas d'urgence, se nourrir de termites — après leur avoir enlevé les ailes ou les avoir fait bouillir — ou de scarabées frits. Comme règle générale, manger tout ce que les singes mangent. On peut manger les singes également.

UNE MISE AU POINT

WERTH et l'U.R.S.S.

Monsieur le Directeur du journal « Images »

Je vous prie d'insérer dans votre prochain numéro quelques corrections du « compte-rendu » que vous venez de publier sur la causerie que j'ai donnée à des troupes britanniques en Egypte la semaine dernière. Dans quelques cas, le sens de mes paroles a été déformé. Je ne parlerai que des points essentiels. D'abord, on pourrait supposer, d'après votre article, que j'envisage un bombardement prochain du Japon par l'aviation soviétique. Je pense, au contraire, que cette éventualité est extrêmement peu probable.

Puis votre reporter me fait dire : « Actuellement (pour les Russes), le second front est une considération purement (sic) humanitaire », ce qui est complètement faux. Ensuite, il me fait parler de M. Vichinsky. A propos du Comité d'Italie, j'avais, en effet, prononcé le nom de M. Vichinsky. Mais je n'avais cité aucun de ses propos.

Voici ce que j'aurais dit :

Alexander Werth : « M. Vichinsky m'a dit qu'il préférerait que les feuilles tombassent en automne; mais si elles tombaient au printemps, ou même en été, elles seraient les bienvenues. »

L'exacte citation que j'avais faite d'un propos d'une personnalité soviétique — qui d'ailleurs n'était pas M. Vichinsky — la voici :

« Il est plus normal que les feuilles tombent en automne ; mais si, pour une fois, elles ne tombaient qu'en hiver, ce ne serait déjà pas trop mal. » Ce qui n'est pas du tout la même chose.

Quant à la famine à Léningrad, j'ai parlé de « quelques centaines de milliers de morts », et non pas « d'un million ». Ensuite, pourquoi « trois divisions polonaises combattant aux côtés de l'Armée Rouge », quand je n'ai parlé que d'une seule, l'une des deux autres étant sous entraînement et l'autre en formation ?

En vous priant de bien vouloir publier ces précisions dans votre prochain numéro, je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, mes salutations très distinguées.

ALEXANDER WERTH.

IMAGES. — *Nous nous faisons un devoir de publier cette mise au point du grand journaliste qu'est Alexander Werth. Notre compte-rendu ne prête pas, croyons-nous, aux équivoques qu'il lui impute en ce qui concerne le bombardement du Japon.*

Une erreur typographique nous a fait rattacher la nécessité d'ouvrir immédiatement le second front à des considérations « purement » humanitaires ; il fallait lire : « aussi » humanitaires. Tout le monde sait, en effet, que ces considérations ne sont pas les seules raisons pour lesquelles le second front sera prochainement ouvert en Europe.

SOLUTIONS

L'EPITAPHE DE DIOPHANTE

Laissons un instant de côte les 5 ans écoulés de son mariage à la naissance de son fils et les 4 années qu'il lui survécut. Nous trouverons que le reste forme :

$$\frac{1}{6}+\frac{1}{12}+\frac{1}{7}+\frac{1}{2}=\frac{14+7+12+42}{84}=\frac{75}{84}$$

de son âge.

(*Les 9/84 qui restent sont donc les 9 ans que nous avons négligés ; 1/84 de sa vie vaut donc 1 an, et son âge est 84 ans.*)

ENIGME

Secret

PHOTOS-DEVINETTES

1 — *Patton* (d). 2 — *C'est le drapeau personnel de Roosevelt* (c). 3 — *La Turquie* (a). 4 — *Un camée* (b).

DELASSONS-NOUS...

L'EPITAPHE DE DIOPHANTE

Passant, c'est ici le tombeau de Diophante ; c'est lui qui, par cette étonnante disposition, apprend le nombre d'années qu'il a vécu.

Sa jeunesse en a occupé la sixième partie ; puis, sa joue se couvrit d'un premier duvet pendant la douzième. Il passa encore le septième de sa vie avant de prendre une épouse, et, cinq ans plus tard, il eut un bel enfant qui, après avoir atteint la moitié de l'âge de son père, périt d'une mort malheureuse. Son père fut obligé de lui survivre, en le pleurant, quatre années.

De tout ceci déduis son âge.

ENIGME

Des grands desseins aux grands effets
Je conduis les cœurs magnanimes ;
Souvent je protège le crime,
Et prête l'éclat aux bienfaits.

Je suis difficile à trouver,
Et plus encore à conserver,
Mon sort me défend de paraître.

Les curieux me font la cour,
Cependant je cesse d'être
Du moment que je vois le jour.

SAGESSE

Les femmes sont des pendules qui retardent toujours à partir de vingt-cinq ans.
CHARLES GOHET

Si la mollesse est douce, la suite en est cruelle.
MARMONTEL

On trouve le temps long quand on ne pense qu'à soi.
EUG. MARBEAU

L'avenir des enfants est l'ouvrage des mères.
NAPOLEON

NOUS AURIONS PU AVOIR TROIS YEUX

Le petit corps ovale (situé à peu près au centre du cerveau humain) appelé « glande pinéale », à cause de sa ressemblance avec une pomme de pin minuscule, et dont Descartes, avec une fantaisie un peu déconcertante, avait fait le siège de l'âme, est en réalité un troisième œil atrophié.

RIONS

— Quel âge as-tu, mon petit Toto ?
— Je ne sais pas. Je n'y comprends plus rien. Maman avait trente ans lorsque je suis né. Maintenant j'ai sept ans et elle en a vingt-cinq.

●

— Il y a trois ans que vous êtes au lit ? Vous êtes donc très malade ?
— Pas précisément. Il y a trois ans je fus légèrement souffrant. J'ai fait venir le docteur qui m'a ordonné de ne pas me lever avant sa prochaine visite. Je l'attends toujours.

●

Bonne excuse.
— Je n'accepterai pas ces photographies, dit la dame au photographe. Vous m'avez vieillie de dix ans !
— De quoi vous plaignez-vous, madame ? répond le photographe. Vous n'aurez pas besoin de revenir avant dix ans.

●

Réservistes.
— Sergent, vos soldats causent dans les rangs.
— Pas ma faute, cap'taine ; sont tous avocats.

Jeu du chemin perdu

Pour gagner il faut, partant de la case A, arriver à la case B. Il peut y avoir 1, 2, 3, 4, 5 joueurs ayant chacun un pion bien reconnaissable. Les pions avancent d'autant de cases qu'un dé jeté annonce de points. Lorsqu'un pion arrive à un carrefour quelconque, il a devant lui des routes dirigées de divers côtés, elles peuvent se trouver : premier cas, en face et à droite de la direction d'où vient le pion ; deuxième cas, en face et à gauche ; troisième cas, en face, à gauche et à droite ; quatrième cas, à droite et à gauche.

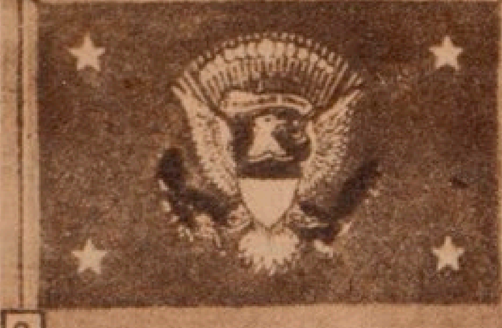
Si le pion a encore à ce moment une ou plusieurs cases à parcourir, et si son coup de dé a amené 2, 4 ou 6, ce pion va à droite dans le premier cas, en face dans le deuxième cas, à droite dans les troisième et quatrième cas. Si le dernier coup de dé a amené 1, 3 ou 5, le pion va en face dans le premier cas, à gauche dans le deuxième cas, à gauche dans les troisième et quatrième cas.

On peut être obligé de sortir par une des cases 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, et même par la case A. En ce dernier cas on recommence. Si l'on sort par les cases 1 ou 6, on rentre par A. Si l'on sort par 2, on rentre par 6. Si l'on sort par 7, on rentre par 1. Si l'on sort par 3, on rentre par 9. Si l'on sort par 8, on rentre par 4. Si l'on sort par 4 ou par 9, on rentre par 3. Si l'on sort par 10, on rentre par 5 ; et si l'on sort par 5, on rentre par 10. Un pion qui pénètre dans une case en cul-de-sac (ou sans issue) y reste et attend pour en sortir que les autres aient joué chacun deux fois. Si c'est dans celle garnie de gros traits noirs, il y reste : il a perdu.

PHOTOS-DEVINETTES



1 — *Ce général américain qui s'est distingué en Tunisie et en Sicile s'appelle :*
a) Clark
b) Mac Arthur
c) Marshall
d) Patton



2 — *Ce drapeau hissé sur un navire indique la présence de :*
a) M. Churchill
b) L'empereur du Japon
c) Le président Roosevelt
d) Le général de Gaulle

3 — *Un des cinq pays neutres en Europe. Il s'appelle :*
a) La Turquie
b) La Suisse
c) La Suède
d) Le Portugal

4 — *Cette dame porte à son cou :*
a) une tiare
b) un camée
c) un réticule
d) une croix de guerre

SAVEZ-VOUS QUE...

● George Raft n'aime que les mouchoirs de toile blanche très fine. Il en possède plus de 200 et les faisait venir par douzaines, avant la guerre, de Suisse.

● A l'âge de 12 ans, Marlène Dietrich parlait déjà couramment l'allemand, l'anglais et le français.

● Helen Mack a débuté sur la scène comme danseuse à l'âge de sept ans.

● Henry Wilcoxon est un collectionneur passionné d'autographes. Il possède un album où figurent les signatures des plus célèbres vedettes qui aient paru à l'écran depuis 40 ans.

(LES SOLUTIONS EN PAGE 15)

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL. E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan : P.T. 150 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 175 (£ 1/16/-) — Autres pays : P.T. 200 (£ 2/1/-)